

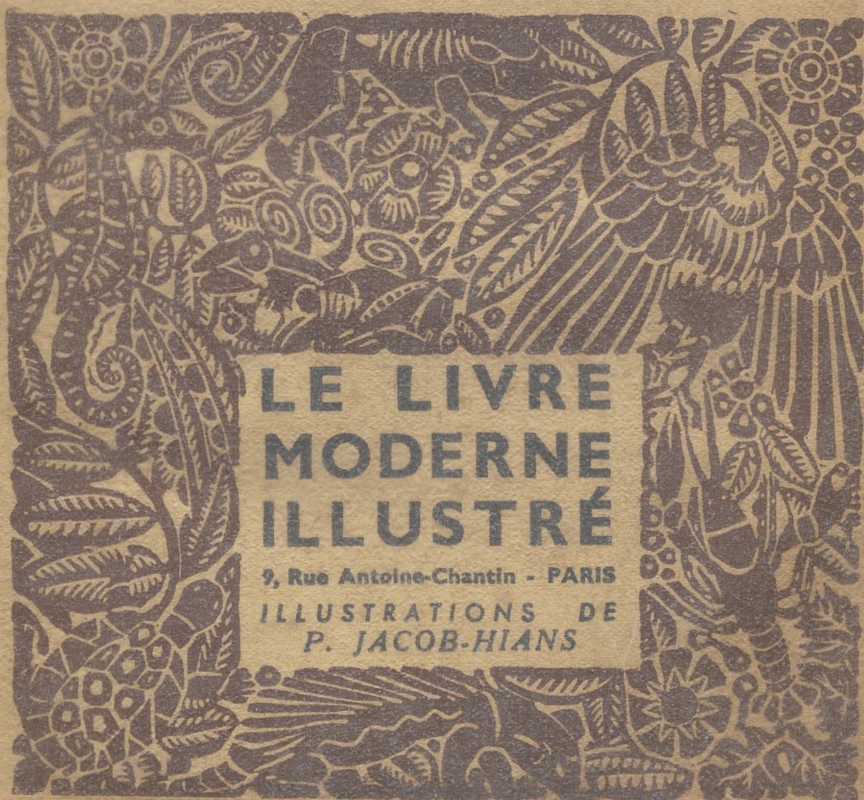


Rachilde



L'ANNEAU DE SATURNE

roman inédit



**LE LIVRE
MODERNE
ILLUSTRÉ**

9, Rue Antoine-Chantin - PARIS
ILLUSTRATIONS DE
P. JACOB-HIANS

SIX FRANCS SOIXANTE-QUINZE

L'ANNEAU DE SATURNE

LE RAYON DANS LE BICOULIER

64. La Rive d'Asie.
107. L'Amour en Russie.
JACQUES BAINVILLE
84. Jaco et Lori.
JEAN BALDE
162. La Survivante.
181. L'Arène Brûlante.
277. La touffe de gui.
VICKI BAUM
285. Lac-aux-Dames.
EMILE BAUMANN
132. Job le Prédestiné.
TRISTAN BERNARD
127. Les Moyens du Bord.
LOUIS BERTRAND
249. Philippe II.
PRINCESSE BIBESCO
259. Les huit paradis.
BINET-VALMER
136. Le Désir.
157. La Femme qui travaille.
RENE BOYLESVE
16. Souvenirs du jardin détruit.
32. Les nouvelles leçons d'amour dans un parc.
CHARLES BRAIBANT
238. Le roi dort (I).
239. Le roi dort (II).
PAUL BRULAT
309. L'âme errante.
FRANCIS CARCO
7. Les innocents.
103. Au Coin des Rues.
150. Perversité.
228. Le roman de François Villon.
250. Prisons de femmes.
284. Paname.
LOUIS-FERDINAND CELINE
226 et 226 bis. Voyage au bout de la nuit.
BLAISE CENDRARS
120. L'Or.
ANDRE CHAMSON
105. Les Hommes de la Route.
160. Roux le Bandit.
209. Héritages.
234. L'Auberge de l'Abîme.
LOUIS CHARBONNEAU
114. Mambu et son amour.
JACQUES CHARDONNE
159. Les Varais.
185. L'Epithalame.
199. Claire.
214. Eva.
256. L'Amour du Prochain.

- A. DE CHATEAUBRIANT**
12. M. des Lourdines (Prix Goncourt).
235. La réponse du Seigneur.
GASTON CHERAU
20. Le flambeau des Riffault.
57. Le Monstre.
78. L'Egarée sur la Route.
98. Valentine Pacquault (1).
99. Valentine Pacquault (2).
130. Monseigneur voyage.
192. Fra Camboulive.
227. Celui du bois Jacqueline.
266. La volupté du mal.
289. La maison du quai.
GABRIEL CHEVALLIER
274. Clochemerle.
291. Clarisse Vernon.
COLETTE
2. La Maison de Claudine.
6. Les Vrilles de la Vigne.
69. Le Blé en Herbe.
90. L'Envers du Music-Hall.
104. Le Voyage égoïste.
119. La Naissance du Jour.
131. La Seconde.
189. Ces Plaisirs...
216. Sido.
224. La Chatte.
290. Duo.
310. Prisons et Paradis.
F. DE CROISSET
67. La Féeinghalaise.
143. Nous avons fait un beau Voyage.
286. La Dame de Malacca (tome I).
287. La Dame de Malacca (tome II).
L. DAUDET
124. Un Jour d'orage.
135. Le Sang de la Nuit.
MAURICE DEKOBRA
223. Le Sphinx a parlé.
LUCIE DELARUE-MARDRUS
11. Le Pain blanc.
23. La Mère et le Fils.
59. Graine au Vent.
91. Le beau Baiser.
110. La Petite fille comme ça.
139. Rédalga.
158. Anatole.
171. Hortensia dégénéré.
198. L'Ange et les Pervers.
218. L'autre Enfant.
237. François et la liberté.
275. L'enfant au coq.
288. L'hermine passant.
313. La Girl.
JOSEPH DELTEIL
50. Jeanne d'Arc (Prix Fémina).
93. La Fayette.

Pour paraître le 1^{er} Juin prochain :

EDMOND JALOUX

de l'Académie française

LE RAYON DANS LE BROUILLARD

ROMAN

Bois originaux de CL. ESCHOLIER

RACHILDE

L'ANNEAU DE SATURNE

ROMAN

Bois originaux de P. JACOB-HIANS

Exclu du Prêt 52

PZ 5652



LE LIVRE MODERNE ILLUSTRÉ

Collection bi-mensuelle paraissant le 1^{er} et le 15

J. FERENCZI ET FILS, ÉDITEURS

9, rue Antoine-Chantin, Paris (XIV^e)

—
MCMXXXIX



I

Le vice-amiral Jeanrouy, un petit homme remuant, bavard, sentimental, racontant des histoires invraisemblables à tout le monde, particulièrement aux dames, faisait, ce soir-là, figure de maître de ballet car il dirigeait la répétition d'un numéro de danse.

On organisait, rue Royale, un gala en l'honneur des *pupilles de la Marine*.

Le lendemain, il y aurait dîner, bal, représentation théâtrale, un programme extrêmement

chargé dont le clou, la tombola, offrait un lot extraordinaire.

Ce serait certainement très bien parce que quand Messieurs les officiers de vaisseau s'en mêlent cela prend une tournure d'apothéose, ces héros de la guerre ou du trafic ne faisant jamais rien à demi. Riches de leurs soldes ou de leur fortune personnelle, ils gardent le goût de la *bordée*, de cette fureur de s'amuser que leur jeunesse de marins tient en réserve des mois, sinon des années et qu'ils extériorisent généreusement dès qu'ils en trouvent l'occasion.

— Je me sens sur un navire en perdition... non... plutôt *de perdition*, avec toutes ces jolies personnes autour de moi ! déclarait gaiement le vice-amiral Jeanrouy grimpé sur une chaise afin de redresser un rideau de velours bleu qui ne fonctionnait pas.

Comme il arrive toujours à la dernière minute un décor se conduisait mal et, bien entendu, les deux ouvriers machinistes, embauchés pour la circonstance, étaient ailleurs, probablement du côté d'un bar.

Le petit père Jeanrouy oubliait qu'il avait dirigé l'escadre devant Toulon pour se donner la joie de se croire un metteur en scène, et, malgré son porte-fanion, ce grand garçon très raide qui l'accompagnait en *service commandé*, il faisait de l'acrobatie sur une chaise beaucoup trop légère pour lui permettre d'évoluer aussi brus-

quement. Il s'agitait, là-dessus, essayant, sans doute, de se rappeler les exercices de ses débuts sur d'anciens voiliers et il s'effondra, tout à coup, parce que la chaise venait de se briser en mille morceaux.

Toutes ces demoiselles, la blonde du tour de chant, la brune, diseuse de monologues, et les trois grâces qui représenteraient les trois sirènes de la comédie déclarée lyrique, éclatèrent de rire.

C'étaient des actrices, des soldats en *service commandé*, comme le porte-fanion, mais jamais des jeunes femmes ne peuvent voir tomber un homme, dans la rue ou dans un salon, sans pouffer...

C'est plus fort que toutes les éducations reçues !

Pourtant il s'agissait de leur directeur du moment. Ce petit homme évoquait, à leurs yeux, la double dignité de vice-amiral et d'organisateur de la fête..., seulement il était si drôle à se débattre dans cette poignée d'allumettes que représentait son échelle improvisée que cela leur paraissait du plus savoureux comique.

Le grand garçon, Pol de Plennarch, l'enseigne de vaisseau qui l'avait suivi dans les coulisses de ce théâtre mondain, eut un geste de colère à l'adresse de ces femmes mal élevées. Celui-là en prison dans son uniforme, droit comme une tige de fer, n'avait pas l'air de s'amuser ni de sourire souvent. Il dit, très froid :

— Vous feriez mieux, Mesdames, d'aller chercher un cordial. Mon oncle est peut-être blessé... et il se pencha avec sollicitude sur son supérieur.

Assis par terre, soufflant, suant, le vice-amiral s'épongeait le front un peu inquiet de savoir s'il n'avait pas reçu, en même temps que ces éclats de rire dans la figure quelque éclat de bois doré autre part. Puis, constatant, qu'il n'avait rien de cassé, il se mit à rire à son tour, se releva prestement en dépit de ses soixante ans sonnés.

— Voyons! Voyons! Plennarch, ne les effarouche pas ces petites ! Elles ont bien compris tout de suite que je l'avais fait exprès ! Je disais : un navire en perdition et avec elles autour, la perdition est inévitable ! Comment ne pas sombrer devant de pareilles sirènes !

Une des petites, qui était une grande blonde, s'empressa de l'épousseter de son mouchoir, une autre, la belle brune, lui vaporisa du parfum sur les tempes en tirant un joli flacon de son sac et la troisième qui traînait derrière elle une large queue d'écailles d'argent, peigna ses cheveux ébouriffés, en les replaquant pieusement sur son crâne commençant à devenir celui d'un chauve.

Le grand garçon, remis au *port d'armes*, regardait ce spectacle attendrissant, faisant une moue. Le vice-amiral gronda :

— Allons, Mesdames, mes chères collaboratrices, je vous remercie. Vous me rendriez trop heureux. C'est la chute en plein ciel, tâchons de

retrouver notre sang-froid. Nous en étions... hum ! hum !... au moment où le rideau du fond s'ouvrant sur la mer on voit apparaître la fée du royaume sous-marin... Piano, s'il vous plaît ?

Le rideau récalcitrant finit par se soulever tout seul et l'on vit apparaître, à la place de la fée du royaume sous-marin, une grosse commère à tablier de coton, aux manches retroussées sur des bras rouges qui ressemblait bien à une concierge, laquelle apportait un télégramme pour *M. le directeur*.

Très flatté de ne plus compter comme vice-amiral dans cette vieille maison militaire, le nouveau directeur décacheta, mit son binocle d'un air important :

— Voilà maintenant que nous n'aurons pas le pianiste aujourd'hui ! C'est ennuyeux. Eh bien, quoi, jamais le couvent ne chôme faute d'un moine. On se passera de lui. (Et s'adressant à son neveu, Pol de Plennarch) : Tu saisis, hein ? Le sujet de mon idylle est bien simple. Je ne suis pas d'une école qui tarabiscote, moi... Un jeune marin ayant commis quelque faute grave contre la discipline du bord est abandonné dans une île déserte. (Il désigna un rond à la craie dessiné sur le parquet devant ces dames qui l'écoutaient, les yeux baissés, tel un pensionnat harangué par son institutrice). Le pauvre gars se lamente, il n'a plus aucune ration. C'est un poète, en dehors de ses attributions de gabier. Il évoque Madame la

Lune et ses bonnes amies, les étoiles. Il leur rappelle qu'il a toujours aimé les regarder d'en bas :

« Moi, fils de la terre, triste exilé sur l'eau... » etc., etc... il explique, avec des accords de mandoline à l'appui, qu'il est un malheureux n'ayant eu ni père, ni mère. Tu comprends l'allusion ? Un pupille de la Marine, quoi ! On a été dur pour lui. Là, mon vieux Pol, je te cite mon meilleur alexandrin :

« ... En ajoutant mes pleurs à ce vaste océan. » Alors, coup de théâtre : ce n'est ni la lune ni les étoiles qui lui répondent, c'est Madame ! (L'amiral prit la main de la figurante à la queue d'argent) : C'est-à-dire une sirène, la fée du royaume sous-marin qui vient pour lui montrer le chemin du bonheur :

« Suis-moi, beau matelot, enfant prédestiné ! » Et, mon vieux Pol, elle lui fait un tel plat que le petit n'hésite pas une seconde, il pique une tête après lui avoir déclaré son amour. Ils seront heureux mais n'auront peut-être pas beaucoup d'enfants.

Le vice-amiral Jeanrouy allait et venait sur la scène, tout fébrile encore de sa chute dans les bâtons de chaises. Il se livrait naïvement à sa marotte qui était de taquiner la Muse à ses moments perdus. Il disait qu'en dehors des honneurs que lui avaient valu ses états de service c'était encore le ruban violet qui le flattait le plus

et il ajoutait, clignant malicieusement du côté de ses secrétaires :

— Vous savez, ce n'est pas tellement difficile de faire du Victor Hugo !...

Ahuri, peut-être scandalisé, son neveu, toujours au garde à vous, ne bronchait pas tandis que les actrices, les danseuses, se cachaient les unes derrière les autres n'osant plus rire tout haut.

— Hein, qu'est-ce que tu penses de mon *à-propos* ?

— Mon dieu, mon oncle, balbutia le jeune homme du bout de ses dents serrées, je suis un profane mais je vous admire. Vous avez une facilité étonnante et cet *à-propos* sera certainement...

— Oh ! interrompit modestement le vice-amiral, moi je n'aime pas à sortir mes petites fantaisies. On me l'a demandé, n'est-ce pas ! j'ai dû m'exécuter, mais, si je m'écoutais, je ne parlerais jamais qu'en vers, même à la manœuvre ! (Il toussa.) Voyons ! Mesdames, si on *enchaînait* selon votre belle expression quand il s'agit de votre métier ? C'est vexant de ne pas avoir le pianiste aujourd'hui. Espérons qu'on l'aura demain, d'ailleurs il m'affirme qu'il sera en avance pour la cérémonie s'il y avait un raccord... record... accord... que veut-il dire ?

Alors, à ce moment-là survint un autre coup de théâtre non prévu dans la pièce. Tout au

moins Pol de Plennarch ne l'attendait pas car il recula avec un mouvement de répulsion qu'il ne parvint pas à dissimuler. La principale interprète de *l'à-propos* du gala de la Marine fit son entrée en soulevant de nouveau le rideau du fond. C'était un jeune matelot, de l'espèce de ceux qu'on appelle : *une demoiselle à pompon rouge* qui paraissait avoir dix-huit ou vingt ans. Sous un autre costume, plus approprié à son sexe, elle en aurait eu trente.

Une femme, un inquiétant travesti vous déroutant par une singulière virilité d'allure, à la fois troublante et factice. En tous les cas son costume éclatant de fraîcheur n'indiquait pas du tout « *l'enfant de la misère et des fautes commises* » selon les indications du texte.

Le maillot rayé, le traditionnel maillot de laine, était en soie, le col, largement échancré, s'ouvrait sur une peau très blanche, poudrée, fardée et le fameux calot à pompon rouge très en arrière auréolait une perruque de cheveux blonds qui sentait vraiment trop sa dernière *permanente*.

D'une voix de contralto, martelée, presque angoissante par une articulation terriblement nette, l'actrice interpella le metteur en scène... du vaisseau amiral sans se préoccuper de l'auditoire :

— Est-ce que je vous plais comme ça, m'sieur le régisseur ? J'en ai eu du mal à l'enfiler ! Ces cochons de costumiers m'ont foutu un grim pant

collant que c'est une honte !... Y aura peut-être des poules vertueuses à votre gala. Elles vont en faire une poire en reluquant mes fesses ?

Et tout en prononçant les mots elle soulignait, du geste.

Elle s'arrêta court devant Pol de Plennarch qui la dévisageait avec une stupéfaction indignée :

— C'est bien ! C'est très bien ! grommela l'amiral tout de même un peu suffoqué par la désinvolture de sa principale interprète pendant que le reste de la figuration profitait de cette minute de détente pour y aller d'un rire fou. Oui ! Oui ! je vous trouve... trop bien même. Nous aurons des poules... non, des femmes du meilleur monde, faudra pas forcer cette note-là, ma petite Reine. Pour un pupille de la Marine vous êtes un joli garçon, mais il ne faut pas oublier que vous êtes aussi un pauvre diable qui a eu des malheurs !

— De quoi, mon amiral ? Vous trouvez que j'ai l'air d'un enfant de salaud ? (Elle se tourna vers Pol de Plennarch et le regardant droit dans les yeux, ajouta) : Ils sont étonnants ces poètes, ils vous racontent des blagues et font du charme avec nos malheurs sans expliquer jamais où ils ont pris le droit de nous balancer dans la flotte ! Entre nous, mon lieutenant, votre chef ne sait pas ce que c'est que d'en finir avec une vie de misère et ça ne s'éclaire pas de rayons d'étoiles ou de lune, un vrai plongeon. Je veux bien lui débiter ça en douce, mais alors j'exige le costume

de la vedette. Quand on la crève sur le plateau faut des paillettes... histoire de leur en mettre plein la vue. Sans ça, ils comprennent jamais.

Pol de Plennarch, pris à partie sans avoir tendu aucune perche, rendit le regard droit par un regard de souverain mépris et parlant à son oncle, en passant par-dessus la tête de la *demoiselle au pompon rouge*, les dents de plus en plus serrées, il murmura :

— Je crois, en effet, que je puis prier ma mère de s'abstenir.

— Ah ! ça, voyons, Pol, tu ne vas pas faire le bégueule, nous sommes ici dans les coulisses d'un théâtre. Ta mère, ma sœur, est une femme exquise et qui pleure toujours aux moments pathétiques, mais la douce créature a dû en entendre d'autres du temps de son mari, l'armateur de Lorient, qui recevait d'anciens négriers. Je te présente Reine Fériat qui exagère parce qu'elle n'est pas contente de son costume... un peu étroit ! Une actrice, vois-tu, mon cher, c'est par excellence un enfant gâté. Quand tu l'entendras dans son rôle, tu iras de ta larme comme ta sainte mère, c'est couru. Reine, ne te fâche pas, petite ! Il ne sait pas que tu es une pupille, une vraie de vraie, puisque ton père était... un officier de Marine.

— Madame, Mademoiselle, bredouilla Pol de Plennarch sidéré, je ne comprends pas très bien

l'argot, excusez-moi. Je ne suis pas Parisien et j'ai horreur de...

Il se tut car il ne savait pas de quoi il avait horreur. Elle le regardait et il était très gêné par ses yeux, d'étranges yeux dont la nuance ne se distinguait pas assez pour qu'on pût affirmer qu'ils étaient gris ou vert. Sous les cils baissés on aurait même pu les croire très sombres, presque noirs. Le visage s'effaçait devant la lueur singulière dardée par des prunelles de félin dangereux. Brune ou blonde la femme paraissait de taille moyenne et s'étirait, devenant grande par un effet de soudaine souplesse, quand elle levait le front vers quelqu'un en le menaçant d'on ne savait quel défi.

— Ne vous en faites pas, mon lieutenant, répondit Reine Fériat avec un haussement d'épaules significatif : d'être né enfant de salaud ça ne se voit pas en soirée. Tout s'arrange aux lumières. Ça ne gênera nullement Madame votre mère que je me suicide en beauté. Ce qui embête les gens du monde c'est de savoir qu'on pourrait, à cause de ça, leur demander quelque chose. Moi je ne leur demande jamais rien, ce qui est ma manière de me fiche d'eux.

Puis, familièrement et se dressant sur les pointes en prenant un bouton de son uniforme, elle lui confia, d'un ton plus sourd :

— J'ai demandé pourtant à votre oncle d'indiquer par une petite phrase pourquoi qu'on

mettait ce mousse en pénitence dans une île déserte ? Ça ne se fait pas, de nos jours, pour des infractions aux règlements du bord. Peut-être que vous le savez, vous ?

Pol de Plennarch fut ébloui par cette réflexion fort judicieuse en effet. Esclave de toutes les consignes, fanatisé par son métier qu'il aimait au point de ne jamais se permettre une critique, il avait cependant remarqué la barbarie de la punition, datant du temps des corsaires. Non, aucun commandant, maître de son bord après Dieu n'aurait eu l'idée de jeter un pauvre petit mousse au milieu des écueils ou d'une île déserte sous le prétexte de lui apprendre son métier.

Il regarda son oncle médusé par l'insolence de la question. De quoi diable allait se mêler cette fille de théâtre, peut-être plus intelligente que ne le sont, en général, ces sortes de poupées.

Le petit père Jeanrouy eut une grimace :

— Impayables, ces gosses. Elles me donnent des conseils ! Quand il s'agit de la mise en scène, je l'admets. Les *ficelles* du théâtre c'est leur voilure à elles, mais la pièce... la conduite de ma barque... Réponds-lui donc, mon cher Pol, que tout est permis en guise de licence poétique. S'il fallait respecter les *lois martiales* quand on rime... et même quand on raisonne froidement, on ne ferait jamais rien ! La poésie a toujours le droit de survoler des obstacles terrestres. J'avais besoin d'amener là une sirène pour corser le dénoue-

ment, d'où l'île déserte, et pour suivre une sirène il faut se foutre à l'eau, pardon, s'y jeter, quoi.

Comme le neveu ne se sentait guère d'humeur à tenir tête à son oncle il s'inclina devant Reine Fériat.

— Voilà, Madame, l'oracle a parlé.

Pressé de se soustraire aux discussions littéraires et se tournant vers son supérieur, il ajouta :

— Est-ce que je peux disposer, mon commandant ?

Pol de Plennarchi ayant été sous les ordres de l'amiral du temps qu'il commandait *Le Jean-Bart*, continuait à l'appeler ainsi.

— Non, fit celui-ci d'un ton bourru, reste avec moi, nous dînerons ensemble, ce soir. Je me sens très fatigué. Nous n'irons pas loin, en face, chez *Maxim's*. J'ai besoin de me remonter pour le branle-bas de demain. Au revoir, mes enfants, débrouillez-vous toutes seules à présent, et n'oubliez pas que je compte sur vous. Dites qu'on m'envoie le programme au restaurant. Pourvu qu'on ne m'y flanque pas de nouvelles coquilles.

Une à une, ces demoiselles vinrent lui tirer leur plus gracieuse révérence. La dernière, le gars de la marine, *la demoiselle au pompon rouge*, lui frappa très familièrement sur l'épaule car elle était aussi grande que lui.

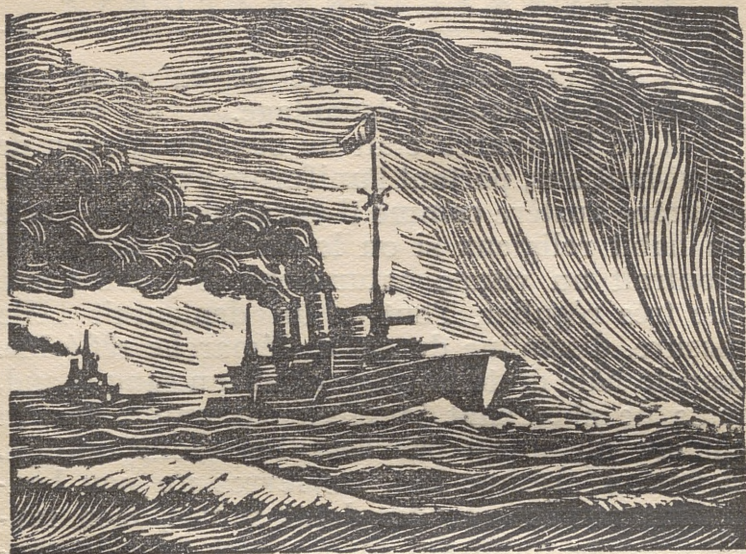
— Vous bilez pas, *mon oncle*, gouailla-t-elle en clignant du côté du porte-fanion, ce que j'en disais c'était pour rigoler ! C'est déjà bien aimable

L'ANNEAU DE SATURNE

à vous de l'avoir planté dans une île déserte pour reverdir... *vous auriez pu le faire fusiller !*

Pol de Plennarch eut presque le frisson en entendant cette phrase, sans doute à cause de la voix de contralto.





II

Les deux hommes, le vieux donnant le bras au jeune, traversèrent la rue pour aller dîner chez *Maxim's*. Ils choisirent une table de tout repos parmi les couples qui chuchotèrent à leur entrée, ce restaurant ayant ses habitués et le vice-amiral, constellé de ses médailles, y faisant de fréquentes apparitions ne pouvait guère passer inaperçu.

De belles personnes, très empanachées, l'avaient souvent gratifié de leurs avances, mais ce soir leurs provocations se firent plus discrètes

parce que ce grand enseigne de vaisseau leur plaisait probablement davantage.

Pol de Plennarch était un superbe garçon de vingt-huit ans, portant l'uniforme avec une sorte de grâce austère comme il aurait peut être porté un habit religieux si on le lui avait permis. Il montrait un visage naturellement grave parce que très régulier. Tout en lui demeurait belle mesure, discipline du geste, démarche réfléchie. Sous le hâle du teint on devinait un sang chaud, mais ne cherchant jamais à communiquer sa chaleur au voisin par des discussions inutiles. Il parlait presque bas, les lèvres un peu boudeuses, serrées sur des dents saines, bien rangées, ne se montrant qu'à regret dans le sourire et il ne souriait que très rarement. Il avait de belles mains, aux doigts longs, à la paume large, signe de force, tandis que les ongles, en amandes, faisaient songer à une sensibilité féminine. Le regard pâle, d'un azur voilé, se fonçait assez souvent jusqu'aux reflets de l'acier bleui. Des yeux qui, ayant trop longtemps contemplé la mer, en conservaient certains lointains brumeux, couvant des orages dont il faut se défier. Il semblait toujours distant, prêt à se garer de la nature ou des humains. Il retenait l'attention par une distinction de vieille race, d'une race déjà ennuyée de vivre à une époque où ceux qui commandent n'ont pas de race du tout et que, pourtant, il faut bien leur obéir.

Non, ce n'était pas le bellâtre qui plaît à tout le monde et sur qui les femmes se retournent. C'était, mieux, le garçon réservé qu'on aurait aimé à connaître mais qui, tout en séduisant, intimidait l'adversaire. Il ne quittait jamais son uniforme, même en congé et on ne l'imaginait pas d'ailleurs sous un autre vêtement, surtout sans ses gants d'ordonnance qu'il posait le moins possible...

Le vice-amiral Jeanrouy étudia longuement le menu, sa gourmandise en éveil et le sommelier lui apporta, sans attendre la commande, avec l'air respectueusement informé, un certain champagne brut qui ne moussait pas.

Au second verre, le petit homme retrouva sa bonne humeur, fit craquer ses phalanges après avoir serré les poings et déclara :

— Je crois tout de même que cette stupide cabriolet dans les haubans ne m'a pas trop démoli ! Ça va mieux. Décidément toutes ces sirènes sont fatigantes... Elles ne sont pas bêtes ces petites poules... d'eau ; seulement leur caquetage perpétuel me désoriente ! Elles ne comprennent rien à la poésie sérieuse et tu as dû t'en apercevoir ? Tant qu'il s'agit de tourner le couplet parisien, ça va. Dès qu'on aborde le grand large, le sentiment, elles perdent pied.

Pol de Plennarch prenant des petits pains dans une corbeille, ouvrit la bouche pour une réflexion qui n'en sortit point. Il ne voulait pas

risquer une appréciation qui aurait pu contrarier son oncle demeurant toujours le chef dans l'intimité. Lorsqu'il n'était pas de son avis, il gardait un silence déférent. Si on l'avait mis sur le terrain du service en campagne il aurait osé entonner une polémique sachant que le vieux marin aimait ça, mais il redoutait les histoires de femmes, aussi les réflexions un peu crues du personnage, qui se déclarait tendre, au moins en poésie, mais qui ne le restait pas toujours en matière plus près... de la nature.

Et quand son oncle lui dit, après le potage, se sentant tout à fait d'aplomb :

— Qu'est-ce qui t'a pris de déclarer que ta mère ne viendrait pas ?

Il fut très embarrassé pour répondre.

Il se borna au geste de protestation de l'élève qui a oublié sa leçon.

— J'ai bien vu que tu étais froissé par le ton de Reine Fériat, continua le bonhomme sans insister. Je sais bien qu'elle est terriblement mal élevée mais c'est un genre qu'elle se donne. Elle vaut mieux que cet air là. Moi, je l'aime cette gosse. Elle a du talent. (Et il ajouta naïvement) : Quand elle dit mes vers je ne les reconnais plus.

Pol de Plennarch se mit à décortiquer des écrevisses et parut très intéressé par cet exercice difficile à réussir proprement. Il songeait à autre chose. Si son oncle aimait beaucoup cette gosse où diable cela pouvait-il le mener étant donné

la façon très libre dont elle lui parlait ? Il resta donc encore silencieux pour laisser au chef l'occasion de changer de thème.

— Oui, poursuivit le vice-amiral, ne lâchant pas son sujet, tu n'imagines pas ce qu'elle est ensorcelante avec ses gamineries et l'audace de ses attaques : elle sait tout, éclaire tout d'un mot, ne recule jamais devant une vérité, et quand elle est en scène ce n'est plus la fille effrontée qui parle comme la dernière des pierreuses. Elle te jouera aussi bien le rôle d'une Agnès que celui d'une petite grue. Ce qui me fait de la peine, à moi, c'est qu'elle n'a pas vraiment la vie d'une petite grue.

Pol de Plennarch ayant sorti son écrevisse de sa carapace, eut un vague sourire, la mangea, but rapidement pour la faire passer et murmura d'un ton tranquille :

— Pourquoi regrettez-vous sa... sa bonne conduite, mon commandant, puisqu'elle est une pupille de la marine ?

Et il eut tout de suite le regret d'avoir hasardé cette incursion dans une vie privée.

— Mais parce que c'est anormal, voyons ! Cette petite-là, en dépit de ses dons d'artiste, ne sortira jamais de sa mouise. Elle est trop indépendante.

— Vous la connaissez depuis longtemps ?

— Depuis sa naissance... ou presque, mon

vieux Pol ! Tu as cru que je plaisantais en la traitant de pupille ?

Moralement, le jeune officier rectifia la position.

— Je vous avoue, mon commandant, que la personne en question ne m'intéresse pas assez pour que je me permette de m'informer de ses agissements.

— Mon Dieu, mon grand, ce que tu es protocolaire ! On nous croirait au rapport tous les deux. Moi je suis curieux de savoir ce que tu en penses malgré ta visible aversion. C'est que pour mon compte je suis en arrêt devant elle comme on le serait sur le gibier rare, peut-être une bête capable de griffer terriblement à l'occasion. Par moments, Reine Fériat me pèse sur le cœur, me chamboule. Il s'agit, entre elle et moi, d'un drame noir et ça m'intéresserait de le mettre à la scène. Faudrait peut-être lui en demander la permission et voudrait-elle le jouer ?... Ce petit chameau-là est tellement rétif qu'il ne tient pas à quitter son désert. Je crois que ça l'amuse d'être pauvre.

On en était, pour le dîner, aux cailles sur canapé. Assis en face de son chef, Pol de Plennarch ne pouvait guère dissimuler son dégoût, non pas de ce qu'on lui servait car il avait un excellent appétit, mais de ce qu'il aurait certainement à entendre. Lui qui ne pouvait pas souffrir ce genre de confiance, il devenait de

plus en plus réservé. S'il se taisait, il prenait figure d'un sot, et s'il parlait est-ce que son mépris n'allait pas se faire jour ?

Le vice-amiral Jeanrouy se montrait, lui, de plus en plus guéri de sa chute et s'agitait, selon sa coutume, en gestes désordonnés. Il avait déjà renversé un verre, et mis son pain, par inadvertance, dans le seau à glace.

— Oui, mon cher enfant, cette petite a sa légende et si j'étais romancier... oh ! quelle histoire !...

Résigné, le porte-fanion, en service commandé, se dit que pour ne pas prendre parti dans le débat, il n'avait qu'à laisser aller cet incorrigible bavard et, en style de cheval, il rendit la main.

— Pourquoi nous priveriez-vous d'un nouveau chef-d'œuvre, mon commandant ? Je vous écoute tout en vous suppliant de me parler en prose parce que, moi, les vers ça me dépasse et je ne comprends rien aux licences poétiques.

Ravi de conserver tout le prestige du romancier vis-à-vis d'un profane qu'il se chargeait bien de changer en admirateur, il partit au galop, selon son habitude. Il n'avait jamais encore narré ce chapitre-là. D'ailleurs, le champagne brut aidant, il se sentait très ému.

— Eh bien, voilà, mon grand : c'était pendant la guerre, je conduisais *Le Squale*, un contre-torpilleur qui fut coulé devant l'ennemi sans avoir pu se défendre.

« J'avais pour chef de batterie le capitaine Fériat, le père de la petite. C'était une mauvaise tête, un colonial, mais absolument correct dans le service, il était venu chez moi envoyé par je ne sais plus qui.

« Avait-il eu des ennuis avec ses anciens chefs? Ça je n'en savais rien. On l'avait rétrogradé et au lieu de commander *Le Squale*, on le plaçait sous mes ordres. Il me semblait taciturne, ne causait pas, et traitait ses hommes durement. Un matin de brouillard d'enfer, nous devions nous trouver dans les environs de *Corfou*, on fut obligé de louvoyer, en mettant son nez sur les vagues, car ça sentait les chaudières dessus et dessous... Il fallait avoir l'œil de tous les côtés à la fois. C'était à l'époque où le sous-marin faisait trembler tout le monde, du port de départ au port d'arrivée. Nous devions traverser la zone dangereuse avec des munitions plein la cale et il ne s'agissait pas de commettre la moindre erreur d'observation. Le capitaine Fériat, devenu chef canonnier, dirigeait sa batterie aussi ponctuellement que possible. On me l'avait donné, il fallait bien le garder, naturellement. Pendant qu'il commandait en bas moi je dirigeais en haut, ne quittant pas mon poste, étudiant le moindre remous, le moindre reflet d'écume où aurait pu pointer un périscope.

« Quand on prévoit intensément une chose désagréable j'ai remarqué qu'elle arrive presque

toujours. J'en avais fini par désirer la torpille pour ne plus avoir l'angoisse de chercher à la deviner.

« Et elle arriva ! Elle eut le bon esprit de passer à côté mais la bête noire qui venait de nous l'envoyer se montra, fuyant le dos au ras des ondulations de la mer. On pouvait essayer de lui rendre sa politesse...

« Chez nous, calme plat, rien ne crache...

« J'envoie des ordres par le porte-voix et il m'arrive un homme... je n'oublierai jamais cette figure de spectre montant l'échelle, un masque de cire, le visage d'un qui a vu quelque chose de plus fort que la mort, certainement.

« — Qu'est-ce qu'on attend ? lui dis-je furieux.

« C'était un vieux lascar pas très intelligent mais fidèle, et pour avoir eu peur il fallait vraiment qu'il y ait eu autre chose qu'une torpille rasant les sabords.

« — Il y a, mon commandant, que le chef de batterie *tire à blanc*.

« — Hein ! Quoi ! tu es maboul ? »

« Il n'avait trouvé que cette phrase pour exprimer toute l'horreur de la situation.

« — Non, mon commandant c'est l'autre qui l'est ! Les munitions sont... sont... dévissées. Il n'y a plus une torpille en état d'être *mise à la poste*. Vous pouvez m'envoyer à fond de cale, si je mens ! »

« Je me mis à lui rugir :

« — La preuve ? La preuve ?... »

« Quant au torpilleur ennemi, il était loin et ne montrait plus son dos visqueux.

« Il allait sans doute nous donner de ses nouvelles par le fond.

« Il me fallut bien descendre aux batteries et constater que sur nos cinq torpilles, dont une était déjà engagée dans le tube de lancement, il n'en restait plus une seule en état de partir.

A ce passage de son récit, l'amiral Jeanrouy s'essuya le front sur sa serviette et oubliant complètement de corser le drame par une belle phrase lyrique, il ajouta, suffoquant, hoquetant :

« — *On les avait toutes vidées comme des poulets !...*

Pol de Plennarch demeura la fourchette en l'air et il eut le frisson malgré son envie de rire. Ça oui, c'était un drame... et il n'y avait pas besoin de le mettre en vers, seulement ça lui paraissait absolument invraisemblable. Une histoire de guerre qui ressemblait à une histoire de chasse...

— Alors, reprit son oncle, très rouge en souvenir de ce fait stupéfiant d'un navire de guerre convoyant des munitions inutilisables, je fis monter mon chef de batterie, le capitaine Fériat, devenu premier pointeur du bord. Devant l'accusation ou plutôt la constatation du délit, le soldat l'ayant dénoncé formellement devant moi, il ne prit même pas la peine de nier. Il se tenait droit comme un bambou, le colonial ! et il était bel

homme, ma foi, avec ses yeux verts jaillissant d'une face rousse comme celle d'un tigre pris au piège.

« — Je suis un pacifiste, mon commandant, me déclara-t-il, et je fais naturellement la guerre à ma façon. Nous sommes nombreux sur la surface du globe mais dispersés. Si nous étions réunis en une seule armée nous viendrions facilement à bout des deux autres, allemande ou française. Oh ! ça viendra bien un jour ! Pour le moment moi je me borne à faire mon devoir de pacifiste selon ma conscience. Je suis chargé de couler des navires... Je fais le contraire. »

« Je lui avais sauté dessus, le cognant du poing.

« Il ne se défendait même pas.

« — Jetez cet homme aux fers, dis-je aux matelots qui accouraient, montant de partout.

« Tous mes servants tremblaient de fureur, sur un signe de moi on l'aurait écharpé. Tu penses que ces pauvres bougres n'avaient jamais entendu parler d'une pareille combine ? Mais voilà que *les autres*, ceux qui n'étaient pas fous, nous envoient la seconde torpille et celle-là nous entre dedans parce que leurs pointeurs ne faisaient pas partie de la grande armée des pacifistes.

« Il fallut courir aux pompes et finir par échouer notre pauvre *Squale* mourant du côté de la première terre aperçue. »

Le vice-amiral revivait ce moment terrible en ne se souciant plus de polir ces phrases. Il s'arrêta pour boire. Ses dents heurtaient le cristal.

Petit homme, agité, un peu puéril, il n'en demeurait pas moins le vaillant défenseur de la patrie.

Pol de Plennarch, ahuri par cette incroyable histoire, commençait à se demander si le poète ne survolait pas la réalité puis il risqua une question dangereuse, ne pouvant guère, lui, profane, ne pas essayer d'enchaîner selon le terme des gens de théâtre.

— Votre capitaine Fériat, c'était vraiment le père de ce gars de la marine que j'ai vu tout à l'heure ?

— Oui, mon vieux Pol ! (Et l'auteur de *l'à propos* du lendemain, malgré son amour pour les situations tendres, eut un grondement de rage) : Oui, ce misérable-là, qui *tirait à blanc* sur l'ennemi, fut passé par les armes dans un coin désert de l'île de Corfou. En ce temps-là, tu comprends, la justice ne trainait pas comme aujourd'hui. Maintenant on attend des mois pour avoir la preuve que l'aveu du criminel est bien la preuve du crime. Le criminel est-il ou n'est-il pas fou ?

« Moi je n'avais rien à attendre de mieux que ce qu'on m'avouait. Et, d'autre part, nous étions en guerre... où ce genre de folie est une maladie qui peut se gagner.

Le vice-amiral hochait le front au-dessus de son verre plein. Envahi par des souvenirs funèbres il n'osait plus boire. Quant à Pol de Plennarch il n'osait plus regarder ce chef, aussi son parent. Pour peut-être la première fois, le jeune homme examinait, de haut, de très loin, un cas de conscience.

— Monsieur l'Amiral, interrompit un petit chasseur du restaurant, se présentant bien raide devant leur table, y a un type qui apporte un pli de la maison d'en face... ça presse, qu'il dit !

Le vice-amiral Jeanrouy bondit de joie.

— Mes épreuves ! Le programme ! cria-t-il.

Pol de Plennarch se dressa à son tour, saisit les papiers qu'on tendait, une pile de programmes sur beau vélin, aux capitales frappées d'argent et se tint debout pendant que son supérieur, ayant complètement oublié son récit de guerre, se plongeait avec délices dans le récit poétique.

Pol de Plennarch était une tête froide incapable de devenir une *mauvaise tête* s'il avait le sang chaud de la jeunesse. Garçon raisonnable, un peu revenu des choses de ce monde sans y être allé, il se préservait, d'instinct, de toute perversité cérébrale. Elevé à la dure école des marins de l'Etat, il ne s'était jamais demandé si on pouvait faire autre chose qu'obéir aveuglément à des ordres venus de loin. Il aimait son métier, attendait dans une calme ferveur l'occasion de le prouver à son pays, il aimait ses navires, toutes ses patries flot-

tantes, morceaux détachés de sa patrie, la France, et il adorait la mer, ne s'étant encore jamais enivré que d'air pur. Il avait savouré courageusement le sel des embruns, le plaisir de vaincre toutes les difficultés de son service qui n'était pas pour lui un servage. Et il oubliait certaines aventures, par une sorte de renoncement volontaire qui est la véritable noblesse des forts. Il n'était peut être pas un *saint* mais un *sain*. Breton entêté qui ne veut connaître que son entêtement à se bien conduire il demeurerait, par excellence, un Français de jadis : *pour Dieu, pour la patrie et pour mon droit* car, oui, le droit de l'homme existait, le sien d'abord, celui de son égal et il se sentait prêt à défendre en bloc ses idées, celles du voisin (s'il pensait comme lui), et comment pouvait-on penser autrement ?

Oui, la guerre était juste qui commandait de défendre le sol natal. Rien de plus directe à ses yeux que cette route tracée d'avance et si on hissait les couleurs c'était pour l'éclairer ! La mer, ses abîmes, ses orages ? Qu'importe ! il y a le ciel au-dessus et l'étoile Polaire.

Il y avait aussi les femmes. Sa mère un peu agaçante quand elle lui parlait de mariage, pleurait dans une solitude qu'elle aurait voulu peupler de petits enfants. Aussi les jeunes personnes préposées à l'hygiène des garçons nerveux... Tout ce qui était la vie naturelle peut toujours s'arran-

ger. Il s'agit de découvrir le sextant nécessaire à faire le point...

Or, ce soir-là, en dînant avec son oncle, un bizarre sentiment de révolte venait de troubler sa très limpide mentalité, c'était, pour parler le langage des *math*, *l'**x*, *l'inconnue* d'un problème nouveau proposé à son entendement et qu'il n'avait même pas le désir d'élucider, oh ! non, mais ce masque derrière lequel se cachait le visage de... cette *inconnue* gênait le jeune chevalier de l'idéal militaire. Il se demandait maintenant si la justice qui condamne à mort un fou est bien la justice. Plus tard, il se demanderait peut-être si le capitaine Fériat, ce colonial dévoyé, était réellement fou selon le code médical. Et, en dépit de ses meilleurs raisonnements actuels, venant, à la rescousse de ses objections et demeurant encore fort timides, une voix, un peu rauque, une voix de contralto prononçait la fatale phrase : « Vous auriez pu le faire fusiller ! » Elle savait donc ?

Quand le vice-amiral Jeanrouy eut fini de relire ses épreuves, on était alors au dessert, aux fruits glacés, aux liqueurs aromatiques, le vieux chef ayant honoré les Muses après avoir soulagé sa conscience, se frotta les mains, donna cent sous au chasseur de l'établissement et s'écria :

— Oui, mon vieux Pol, je suis content de moi, mes alexandrins se présentent en bonne forme à la parade, ils n'ont pas un pied de trop et tu

entendras ça demain. Reine Fériat sera magnifique... surtout si elle a fait élargir son pantalon ! (Il toussa, choisit un cigare dans une boîte que lui présentait un serveur, et l'ayant allumé, il baissa le ton) : j'en reviens à mon drame. Moi, je suis un tendre, un poète qui n'aime guère le sang ! Mais ce pauvre diable de dément ayant abusé de toutes les drogues en cours dans nos colonies, il fallait bien le mettre à la raison, hein ? Nous l'avons jugé à huis-clos pour ne pas scandaliser nos troupes et il est mort bravement, sans une défaillance et surtout sans discours. Il me dit en me donnant une lettre pour sa femme : « Je ne vous en veux pas, mon commandant : c'est la guerre, une chose si profondément ignoble, injuste, stupide qu'elle confond les braves gens avec les crapules. Vous ne pouviez pas voter autrement en votant avec vos officiers. Aussi je me permets de vous recommander ma femme et ma petite fille. Elles vont rester sans ressources et ne trouveront guère de protecteur étant déshonorées selon les jugements du monde. Je m'en remets à votre générosité. Faites élever ma fille le plus librement possible. Qu'elle sache bien que notre vie morale nous appartient et qu'aucune différence, à ce sujet, n'existe entre homme et femme. La mère est une charmante créature, un peu simple d'esprit, elle ne comprendra pas mais la petite est déjà tellement intelligente... » Il ne put continuer, se raidit, me tourna le dos... Quand

ce fut fini pour lui et pour nous, je fis le nécessaire. La femme voulut se suicider avec son enfant. Il fallut l'interner. Quant à la petite je pus obtenir qu'on la mît en pension jusqu'à sa majorité, mais avec cette tête-là, tout le portrait du père, elle a fichu le camp de son couvent bien avant sa majorité pour aller à Paris faire du théâtre... (Ici, le vice-amiral pouffa dans sa serviette), et du *théâtre d'art*, tu m'entends, c'est-à-dire que sans conservatoire, sans professeur de diction, sans aucune étude préalable elle a couru toutes les petites scènes de trente-sixième ordre, applaudie par les camarades, sifflée par les journalistes, enfin, menant une existence de bohémienne. Maintenant, grâce à moi, elle trouve encore des occasions dans les œuvres de bienfaisance... J'ignore sa vie privée, je n'en veux plus rien savoir. Elle est majeure, n'est-ce pas !

— Pourquoi dites-vous que ce n'est pas une petite grue ? questionna Pol de Plennarch pour dire quelque chose.

— Parce qu'elle est mal habillée !

— Et le costume du gars de la marine ?

— Oh ! fit le vice-amiral Jeanrouy un peu confus, je l'ai payé, naturellement. D'ailleurs, je lui en aurais donné bien d'autres. Absout d'avance par ce que m'avait déclaré le père, je ne te cacherai pas que j'ai cherché à lui conter fleurette. Je te l'ai déjà dit, je suis un tendre, moi, malgré mon âge, mais, je dois l'avouer sans

L'ANNEAU DE SATURNE

aucune réticence, ça n'a pas réussi. Mon Dieu, puisqu'elle devait en arriver là, moi ou un autre... Je lui aurais fait un sort assez enviable. Evidemment, je ne voulais pas l'épouser ! Ah ! bien ! Il faudrait la prendre à l'abordage ! Une vraie tigresse ! Et, ma foi, tu conviendras que ce genre d'exploit n'est vraiment plus à ma taille. (Il conclut, le nez dans sa Fine-Napoléon) : Moralité à part, j'ai fait ce que j'ai pu... pas grand chose ! Juste de quoi la faire pleurer un peu, elle qui ne pleure jamais.





III

Descendue le matin chez son fils pour assister à la fête du soir, Mme Berthe de Plennarch préparait sa toilette en mettant quelque désordre autour d'elle. Elle se trouvait dans une chambre élégante de l'hôtel Crillon, un peu sombre mais assez vaste pour contenir ce désordre.

Pol de Plennarch la suivait des yeux à la fois inquiet et ravi. Il était très fier de recevoir cette dame encore coquette, se souciant comme lui de belle tenue, voulant surtout faire honneur à son grand officier de fils.

— Tu comprends ! Je voudrais ne pas être trop démodée, murmurait-elle de sa voix douce qui semblait implorer son avis. Voici ma robe violette. Tu la connais mais je l'ai fait garnir de mes Chantilly, et puis j'ai apporté mon collier, perles et topazes blanches ! Evidemment, il aurait mieux valu le sautoir... seulement, les sautoirs sont bien vieux jeu... Qu'est-ce que tu en dis, toi, Pol ?

Il ne disait rien, assistant à ce déballage, prêt à intervenir pour une commission urgente, parce que sa mère perdait la tête dès qu'elle s'habillait. Il n'avait aucune idée du vieux jeu des sautoirs.

— Mère chérie, vous serez toujours la plus belle à mes yeux. Je crois que vous avez bien fait de laisser ce collier trop long là-bas, sans compter qu'on peut le perdre puisqu'il s'accroche n'importe où...

— Oui, n'est-ce pas, reprit Berthe de Plennarch. Et voyager de nuit avec des écrins encombrants, des bijoux qu'on aurait vus ici où circulent peut-être des rats d'hôtel ! Ça me bouleverse rien que d'y penser.

— Mon Dieu, ma pauvre maman, que vous êtes peureuse ! Ce n'est pas gentil pour moi, votre chauffeur, car je suis peut-être capable de mettre en fuite des rats d'hôtel de n'importe quel poil. Ce qui m'ennuie c'est que vous teniez tant à rentrer la nuit chez vous, chose bien plus dange-reuse. Je réponds de ma conduite mais il y a tous

les toqués qui courent les routes à cent à l'heure et qu'on rencontre sans les avoir vu venir ! Voyons, maman, la fête finira très tard. Vous serez fatiguée, moi aussi, et puis il y a tout de même la maison de mon oncle. Passy est moins loin que la vallée de Chevreuse.

Berthe de Plennarch eut un geste de refus.

— Ah ! ça, non et non ! Mon frère est un vieux noceur, et je ne tiens pas à scandaliser ses domestiques en tombant chez lui à l'improviste.

Pol de Plennarch au lieu de rire à l'idée ingénue de cette femme de cinquante-cinq ans, eut un regard grave en questionnant sa mère :

— Vous croyez, maman, que mon oncle est un noceur ?

— Et pourquoi n'en serait-ce pas un, grands dieux ? (Puis elle se mit à chercher ses gants, des gants d'un rose lilas, qu'elle avait achetés sous les galeries de la rue de Rivoli.) Mes gants ! Où ai-je pu les poser ? Ah ! les voilà ! Cent dix francs et des centimes. C'est un peu cher, oui, mais des gants de ce rose lilas, quelle merveille, tellement assortis à ma toilette. Je crains qu'ils ne supportent pas le nettoyage... leur nuance est si fragile. (Elle reprit, sa petite voix douce s'emportant jusqu'à se fausser) : Mon frère, mon mari, tous les mêmes, tous des noceurs, Pol, et tu n'imagines pas ce que j'ai pu en souffrir là-bas, à Lorient. A ce point que jamais je n'aurais voulu y marier mon fils... Mes meilleurs amis me le disaient sou-

vent : « Est-ce qu'on peut savoir qui est né ou pas né d'un tel ou d'un tel ?... »

Pol ne retint pas, cette fois, un sourire de raillerie. Car si son père avait été un noceur *aussi* ce n'était donc pas le mariage qui l'avait retenu. Alors pourquoi sa mère tenait-elle tant à le marier ?

— Maman chérie, vous vous faites des imaginations. Mon oncle est surtout... un sentimental, un poète. Je ne le crois pas si coupable. Ça se passe en alexandrins avec lui. Et, comme lui, vous avez une tête qui fermente, quelquefois, des idées un peu folles...

Berthe de Plennarch leva au plafond ses yeux pâles de la couleur des mauves sèches, qui sont de charmantes fleurs, mais surtout bonnes à fabriquer des tisanes. Elle avait dû être fort jolie, une brune aux yeux bleus, de teint clair, de traits délicats, se ridant facilement dans une peau trop fine.

Elle était grande, encore svelte et elle soignait beaucoup ses mains, longues, fluettes, dont celles de son fils avaient pris les jolis ongles en amandes.

Tout à coup elle se boucha les oreilles :

— Quel enfer ce Paris, quel tapage ! Cette rue Royale et cette belle place si large qui devraient être si calmes. Ah ! comme je préfère ma vallée de Chevreuse... Alors, Pol, va sur le balcon pour que je puisse sortir mes linge-ries et allume-moi

l'électricité car mes pauvres yeux ne retrouvent plus rien dans tout ce désordre.

Pol, docilement, se leva et après avoir donné la lumière il alla fumer dehors car, fidèle à de bons principes, de même qu'il ne tutoyait jamais sa mère, il ne se permettait point d'allumer un cigare devant elle.

Berthe de Plennarch, à la mort de son mari, un riche armateur de Lorient, avait partagé sa fortune avec son fils qu'elle adorait, disant qu'elle ne voulait pas qu'il attendît sa fin pour hériter d'elle. Il serait riche de sa situation militaire et de ses propres revenus et il n'aurait rien de mieux à désirer, en supposant même qu'il eût envie de dissiper son bien. Elle avait quitté pour toujours, la ville où, sans doute, elle ne laissait que des souvenirs désagréables pour se choisir, près de Paris, c'est-à-dire près de la rue Royale, port d'attache de son fils, une maison de retraite fondée par la marquise de Soyelles, sa cousine. Des femmes d'un monde très fermé, veuves ou vieilles filles, s'étaient réunies pour se grouper en une sorte de congrégation laïque. On versait, une fois pour toutes, une forte somme, et on n'avait plus qu'à se laisser vivre dans un cadre grandiose, une ancienne abbaye enfouie dans un coin de la forêt dont on avait fait le plus merveilleux des parcs. On ne recevait là que des gens très corrects, autant que possible de religion catholique et on y menait une existence très douce à la fois proche

du centre de tous les luxes, mais éloignée de ses bruyantes manifestations. Appartements, table et voitures, tout y était d'un confort très moderne mais on y conservait le droit de s'isoler de la vie vulgaire comme jadis en ces couvents privilégiés où l'on pouvait traiter des rois quand ils daignaient y venir, à la condition de ne pas y amener leur cour, c'est-à-dire la frivolité de leur passe-temps. C'était bien une maison de retraite.

Mme Berthe de Plennarch y vivait depuis cinq ans, y recevant, aux grandes fêtes de l'année, son frère ou son fils, qui, cependant, n'avaient pas le droit d'y convier leurs amis, la famille directe étant seule admise.

Elle attendait au fond de sa forêt bien défendue par de solides murailles et grilles de fer, ses chers marins, toujours en courses, lesquels n'abordaient sa solitude que pour des effusions ressemblant un peu à des cérémonies officielles. Mais Berthe de Plennarch ne renonçait pas à chercher la belle-fille de ses rêves, celle qui lui donnerait des petits-enfants qu'elle gâterait sans aucune fatigue ni responsabilité, car, d'une santé fragile elle ne supportait pas les émois de la vie ordinaire. Mme de Plennarch était une religieuse manquée et si elle admettait les joies de la famille elle redoutait ses promiscuités, toujours si décevantes.

Quand Pol rentra chez lui, il eut la vision d'une grande dame qu'il serait fier d'amener au gala

de la Marine. Coiffée d'un diadème de plumes rose mauve dans lequel brillait une aigrette de diamants, son collier ancien, perles et topazes blanches, cerclant l'échancrure de son corsage de velours violet, laissant traîner derrière elle une pointe de dentelles noires, Berthe de Plennarch se montrait vraiment très belle. Peut-être, sa silhouette, un peu mélancolique, évoquait-elle ces gravures d'autrefois qu'on trouvait dans la *Mode illustrée*, où la main qui tombait sur les plis de la jupe avait l'aspect d'une fleur coupée qui ne se relèverait plus, mais cela faisait tellement distingué !

Et ils partirent tous les deux, le bel officier du temps présent et la jolie dame du temps passé où les femmes conservaient l'air *comme il faut* parce que leur vie de recluses mondaines demeurait sans aucun rapport avec la vie publique.

Dès leur entrée dans la grande salle à manger où une profusion de corbeilles fleuries et de surtouts artistiques couvrait une immense table éblouissante de cristaux, ils furent salués par le vice-amiral Jaurouy constellé, lui, de toutes ses décorations dont une palme académique. Des jeunes officiers vinrent faire leur cour, la sœur de l'amiral n'étant certes pas une relation négligeable et bientôt ce fut la foule avec des propos de la meilleure compagnie.

Il y avait, amenées par leur père ou leur frère, des jeunes filles délicieuses, chargées de vendre

les billets de la fameuse loterie, le clou de la soirée et qui faisaient une propagande intense parce que non seulement elles voulaient placer des billets mais peut-être aussi leur cœur.

La musique, deux orchestres alternant, répandait ses invisibles caresses. Les grands enfants soldats se laissaient aller à la détente d'une nuit très douce où les étoiles se mettaient enfin à luire dans les yeux des jeunes femmes se plaçant à leur portée au lieu de leur indiquer la route à suivre avec la hautaine indifférence de princesses lointaines.

— Dis donc, Pol, souffla Mme de Plennarch à l'oreille de son fils qu'il lui fallait quitter pour prendre le bras de son frère, président de la table d'honneur, je t'ai fait mettre à côté de Marthe de Soyelles, la nièce de notre directrice. Tu te souviens ? Tu l'as déjà rencontrée chez nous à Pâques ?

— Non, je ne me souviens pas ! fit laconiquement le grand fils qui, cependant, se rappelait certaines insistances de sa mère au sujet de cette jeune fille si belle... qu'elle aurait tant voulu pour... belle-fille !

Ils se séparèrent et comme on allait s'asseoir, le président fit un signe tout en redressant sa petite taille d'un air de suprême autorité :

— Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs, j'ai un mot à vous dire à propos de notre tombola... (il toussa narquoisement) : Non, rassurez-vous,

je n'ai pas envie de vous couper l'appétit par un discours, mais je tiens à vous avertir que nous avons mis en loterie le fameux *anneau de Saturne*. (Il prit un temps comme il avait vu le faire au théâtre puisqu'il dirigeait un théâtre... après son escadre.) Oui, mes chers amis, on peut enfin gagner l'*anneau*, le fameux *anneau de Saturne*. Son dernier propriétaire, un de nos meilleurs pilotes, étant mort sans héritier nous l'a légué, à charge pour nous de le confier au hasard d'une loterie destinée, comme tous les ans, à pareille époque, à enrichir les pupilles de la Marine.

« Je souligne l'importance du lot. C'est à cause de ce lot, unique, un talisman de la plus haute valeur, que nous avons cru devoir mettre nos billets au prix assez élevé de cent francs. J'ajoute que l'*anneau de Saturne* ne peut-être ni donné, ni vendu. On doit le gagner. (Ici, l'amiral haussa ses sourcils, encore très noirs, pour bien marquer la haute valeur du talisman.) Il protège à la fois contre le naufrage et la maladie, attire la fortune et les honneurs, enfin il est le porte-bonheur par excellence. Je dois ajouter, ceci pour les dames, que ce n'est pas un bijou ni une bague de femme, c'est... enfin c'est l'*anneau de Saturne*.

L'amiral Jeanrouy ayant produit l'effet de curiosité qu'il escomptait se rassit en se frottant les mains.

Il y eut une longue rumeur parmi les assistants

et ce fut dans un brouhaha de questions, d'interjections que l'on entama le potage-bisque.

Beaucoup de vieux marins hochaient la tête avec un air de mystère car les vieux marins sont assez souvent superstitieux. Personne encore n'avait vu *l'anneau de Saturne*, cependant personne n'osait douter de son existence. D'ailleurs pourquoi mettre en doute la parole de leur chef ? Si le talisman ne faisait pas de miracle, il existait en attendant et on le verrait bien.

Quand on passa dans la salle de bal où se dressait, tout au fond, sur une estrade, le petit théâtre où se jouerait *l'à-propos* du président, Pol de Plennarch ayant installé sa mère aux premiers rangs des fauteuils d'orchestre fut arrêté par une belle jeune fille blonde en robe bleu nattier qui lui tendit un carnet :

— Achetez-moi un billet, mon lieutenant, prenez une assurance contre la maladie, le naufrage et tâchez de gagner la fortune, les honneurs. (Elle ajouta un peu plus bas, comme en confidence) : Rappelez-vous ce que vous m'avez dit un jour aux *dames de Sainte-Chantal*, vous ne redoutez qu'une chose au monde, paraît-il, c'est l'amour... Mais *l'anneau de Saturne* est peut-être un talisman contre l'amour !

La belle jeune fille, en bleu nattier, un hortensia rose à la ceinture, était Mlle Marthe de Soyelles, une charmante créature, très bien élevée, que sa fonction de vendeuse rendait plus hardie que

de coutume. Elle avait dîné à côté de Pol de Plennarch sans en tirer un mot plus intime malgré l'intimité du rapprochement et se désolait de la froideur polie de son presque cousin. Allait-il lui répondre ? Allait-il acheter ce billet ? Elle était au courant des petites intrigues de la maison de retraite où les langues des vieilles dames marchaient bon train quand il s'agissait d'un mariage : de tous points tellement assorti. « Songez donc, les noms, les dots, le rang social... oh ! ma chère, quel beau couple cela ferait ! » Et Mlle Marthe de Soyelles avait déclaré à sa grand-mère, la marquise de Soyelles, que ce ne serait pas pour lui déplaire...

Pol de Plennarch s'inclina, tira sans le regarder un billet du carnet qu'on lui tendait et l'échangea contre un autre billet qu'il prit dans son portefeuille.

— Pourquoi, Mademoiselle, pensez-vous que ce soit là un talisman contre l'amour ?

Et il eut son sourire fermé qui le rendait si distant.

— Mais, fit Marthe en le regardant le plus tendrement du monde, parce que votre oncle ne l'a pas mentionné parmi les mérites de ce talisman.

— Oh ! fit Pol, le sourire plus ironique, l'amour étant toujours de toutes les parties... de plaisir, il lui a paru inutile d'en parler, mon oncle est tellement discret ! (il ajouta, quelque peu intrigué lui aussi) : A propos, l'avez-vous vu ? Ne

pensant bien entendu qu'au fameux anneau.

Marthe de Soyelles répondit :

— On ne me l'a pas encore montré, non ! Mais elle ne pensait point au talisman...

Ils se saluèrent gracieusement, sans insister, parce que le rideau du fond de la salle venait de se lever et que l'on faisait un religieux silence pour écouter *l'à-propos* du vice-amiral.

Pol de Plennarch se hâta de regagner son fauteuil, derrière celui de sa mère.

La scène représentait enfin une île déserte, c'est-à-dire un rocher planté au milieu d'une surface miroitante en cellophane plus ou moins agitée. Le rocher était assez réussi parce que rien n'est plus facile à imiter qu'un rocher. Il peut être clair ou sombre il aura toujours l'air en carton-pierre, même dans la nature.

Il y avait donc là un rocher représentant à lui seul une île déserte tandis que quelques mouettes empaillées se perchaient sur un buisson de mimosas et de fleurs rares donnant à penser qu'on se trouvait transporté dans une contrée équatoriale sinon habitée par un grand fleuriste du boulevard parisien.

Une musique triste et sourde accompagnait les premiers vers, la plainte d'un abandonné, mais Pol de Plennarch ne les entendit pas. Il contemplait, ahuri, *la demoiselle au pompon rouge* de la veille, celle-là même qu'il avait vue en costume trop élégant, trop étroit surtout, moulant des for-

mes s'avérant bien trop féminine et elle avait complètement changé d'aspect.

C'était maintenant un pauvre garçon vêtu comme on doit l'être quand on dort sous les ponts ou dans une chambrée de clochards. Pieds nus, des accrocs partout, il exhibait une chemise de grosse toile bise déchirée, effrangée, une sordide veste brune qui semblait passée au cambouis et une tête de jeune bandit à la mèche noire, de vrais cheveux bien plaqués en guiche sur la joue semblant toute mouillée de la dernière averse. Mais cette veste se pendait à l'épaule avec un mouvement de draperie antique et cette toison noire, de vrais cheveux, évoquait la fière silhouette de ces chenapans de Corse qui tiennent le maquis en rappelant Bonaparte.

— Est-ce que mon oncle a remercié sa vedette? pensa Pol de Plennarch stupéfait de ce radical changement d'allure. Où était donc le joli voyou, éclatant de soieries et de fards?

Il écouta plus attentivement et reconnut cette voix étrange, sombrant dans on ne savait quel rêve intérieur, cette voix de contralto, si poignante, quand elle avait dit à son oncle : « Vous auriez pu le faire fusiller ! » Oui, il voyait bien, là, devant lui, adossée à ce rocher, perdue en mer, la fille de celui qu'on avait passé par les armes sur une plage déserte...

Et à partir du moment où Reine Fériat laissa tomber le fameux alexandrin :

« En ajoutant mes pleurs à ce vaste océan ! » il fut emporté comme les autres, tous ces marins, leurs mères et leurs filles, dans une tempête d'applaudissements qui ne s'adressait pas au poète, ni à la situation un peu bien naïve de ce gosse jeté au vent du large.

On était roulé, malgré soi, dans une vague d'émotion, une sorte d'incompréhensible frisson puisqu'on savait que là, tout était faux, le décor, le rocher, ce garçon aux yeux de femme et, de temps en temps, les vers eux-mêmes !

Non seulement Mme Berthe de Plennarch y alla de ses larmes mais encore son fils, le grand officier dédaigneux, lui serra l'épaule à la faire crier.

Pol de Plennarch entendit le reste dans un rêve hallucinant. Le pas de ballet exécuté par les trois sirènes et le colloque sentimental du jeune matelot prédestiné avec la fée du royaume sous-marin ne le scandalisèrent pas. Il ne voyait rien, il suivait le chant de cette voix qui l'entraînait sans pouvoir se raccrocher à son bon sens habituel.

Puis quand le rideau fut retombé pour la dernière fois il fit comme tous ses camarades, il alla dans les coulisses où déjà plastronnait son oncle recevant pêle-mêle les compliments, les bouquets et les accolades.

Il tenait un succès sans précédent, le vice-amiral. Deux fois Pol s'était avancé, essayant de se joindre au flot des admirateurs et deux fois il

avait dû reculer devant les démonstrations ardentes de ces jeunes fous qui croyaient de leur devoir d'exagérer à leur tour.

Qu'allait-il dire? Qu'allait-il apporter de mieux, lui qui ne voulait jamais manquer de mesure?

On entendait, à présent, l'orchestre du bal qui faisait rage derrière le rideau baissé et il avait promis à sa mère de ne pas oublier Marthe de Soyelles!

... Brusquement ce fut comme dans ces féeries bien réglées par le metteur en scène où le vide est prévu autour de l'héroïne afin que le héros puisse en approcher librement: Pol de Plennarch se trouva seul en face d'un pauvre garçon assis, au pied d'un rocher, comme effondré par son désespoir ou son triomphe. Le rideau baissé lui formait un cadre de ténèbres situait derrière lui la nuit de misère dont il semblait le fantôme et, très haut, dans les cintres ne brûlait plus qu'une ampoule clignotante, une incertaine étoile qui allait s'éteindre.

Les fleurs, en gerbes entassées, sentaient trop fort et ce rocher funèbre qui dominait la scène était si nu...

— Alors, mon lieutenant, dit la voix, la terrible voix de contralto, vous me trouvez trop moche pour me féliciter? Bien sûr que ce nouveau costume ne m'avantage pas et avouez que vous n'oseriez pas m'offrir le bras pour me conduire au buffet?

— Madame, balbutia le jeune homme, je vous conduirai où vous voudrez. Je suis trop ému pour vous en dire davantage.

— Je ne vous en demande pas tant, fit-elle railleuse.

Elle se leva d'un mouvement souple de félin qui s'étire et tendit, au plafond, ses deux bras blancs et très purs de forme en laissant glisser son affreux veston crasseux.

— Votre oncle doit être content ! soupira-t-elle. Quant à moi, j'ai faim. Seulement est-ce qu'on soupera ici ? Il m'a fait comprendre que dans mon nouveau travesti, je ne pouvais pas me joindre aux belles dames en perlouses ! Faut-il que je remette l'autre costume ? (Elle ajouta d'une voix plus naturelle et qu'on sentait toute frémissante d'une curiosité bien féminine) : Dites donc, mon lieutenant, qu'est-ce que c'est que cet *anneau de Saturne* qu'on a mis en loterie ? Ça fait causer tout le monde. Ça n'est pas une balançoire, hein ? Vous l'avez vu ? Cent francs le billet ! Matiche ! Très peu pour moi ! Y a des chances pour que je ne le gagne pas... Et il a raconté dans son boniment, que l'on ne doit ni l'acheter ni le revendre !... Vous savez de quoi il retourne vous, qui êtes le parent des grosses légumes ?

Ramené à la réalité un peu vulgaire de la vedette, Pol eut un geste de protestation violente :

— Non, Madame, il ne faut pas remettre le costume d'hier pour aller souper (il ajouta d'un

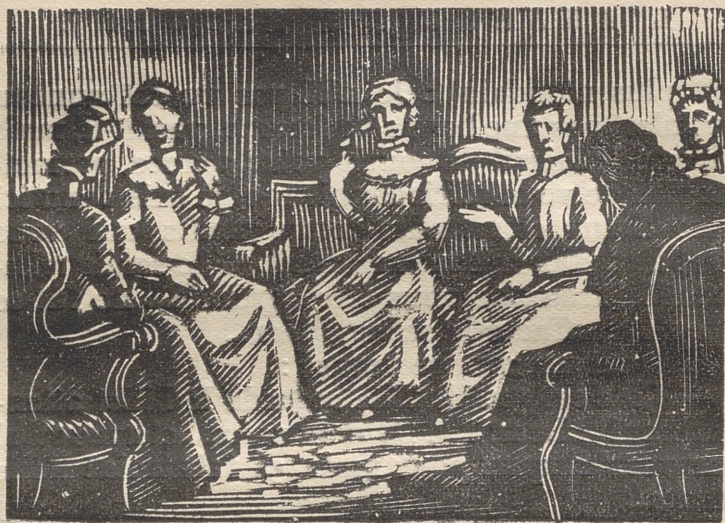
ton plus mondain) : Je n'ai pas vu cet anneau qui n'est pas une bague de femme, paraît-il, mais s'il vous plaisait de courir votre chance, permettez-moi de vous offrir la mienne, je suis venu ici sans fleurs et sans les compliments qui vous sont dûs. Alors prenez mon billet. Je serais tellement heureux de vous être agréable... ne fût-ce que pour effacer la scène d'hier...

Elle eut un sourire amusé :

— Ça c'est gentil. (Elle regarda le billet attentivement) : Le n° 19 ! Deux impairs... et avec celui que vous risquez pour moi... ça fait trois ! Bons atouts...

Elle le regarda droit dans les yeux avec cette étrange insistance qui la rendait si troublante car on ne comprenait jamais s'il s'agissait d'une insolence ou d'une invite.

— Je vous remercie bien, Monsieur, vous êtes mieux élevé que votre oncle. Lui n'aurait jamais fait ça. Je m'arrangerai pour que ça ne vous porte pas malheur si je gagne.



IV

La marquise de Soyelles, directrice de la maison de *Sainte Chantal*, entra, ce matin de froid décembre, chez sa meilleure amie, Mme Berthe de Plennarch pour lui communiquer une lettre de sa petite-fille qu'elle venait de recevoir :

— Ma chère, dit-elle, très inquiète comme toujours, car le moindre événement dans cette solitude prenait une importance énorme, je suis fort ennuyée. On ne sait vraiment plus à quoi se résoudre ! Cette lettre de votre frère... aujour-

d'hui celle de Marthe. Il faut aviser. Il y a quelque chose d'anormal dans toute cette affaire, vous devez bien le deviner. Je continue à préparer notre arbre de Noël et nous aurons peut-être un souper *genre champêtre* après la messe... mais je me récusé quant aux surprises que nous ménage le vice-amiral. Nous ne sommes pas assez mondaines, nous les recluses, pour en goûter tout le charme.

Et les deux dames se regardèrent sérieusement ainsi que doivent se regarder deux augures quand ils songent à la tranquillité du temple. On doit cesser de plaisanter quand on sent venir un orage. Cela peut se résoudre en une simple averse mais aussi préparer un écroulement final.

Les recluses de la maison des dames de *Sainte Chantal* ressemblaient à ces fleurs de serre, fragiles ou expatriées, qui tendent toutes vers le soleil, vers la vie, mais dont on protège les tendances dangereuses par une solide armature de verre. Il est bon quand on peut s'évanouir ou mourir d'une minute à l'autre de ne pas jouir complètement de sa liberté. Le grand soleil ou la pluie, la chaleur ou le froid sont des conditions atmosphériques ne pouvant convenir qu'aux plantes ordinaires, aux fleurs des champs. Les plantes rares, de sélection très étudiée, sont en butte à tant de vicissitudes qu'il vaut mieux les garer sous un toit transparent, leur permettant l'illusion d'un éternel beau fixe.

Et les deux dames, d'âge plus que canonique, se trouvaient dans une grande chambre à plafond très haut, possédant en guise de fenêtre une large baie, une croisée ogivale qui datait au moins de l'époque où l'on ne regardait pas à la dépense des ouvertures car elles ne payaient pas encore d'impôt. Elles étaient assises sur de confortables fauteuils du temps où l'on savait s'asseoir, soit en paniers à falbalas, soit en crinolines, parce que l'on savait également demeurer assis.

Par la fenêtre, au large cintre, sans aucun rideau, les vitres laissaient s'exprimer toute la noble beauté d'un paysage merveilleux découpé dans une nature sauvage embellie par les hommes. On apercevait une allée s'enfonçant en perspectives lointaines dans un parc aux arbres immenses et là-bas, tout là-bas, on aurait dit au bout du monde, une ligne à peine azurée indiquait le ciel comme une lueur d'espoir, sinon la claire barrière aux tentatives d'évasion terrestre.

La forêt, après le parc, étouffait toute idée de fuite ou de révolte.

Dans la chambre, bien close, le tapis étouffait les pas. Le lit, dans l'alcôve à trumeaux, devait procurer des sommeils sans rêve à ces sages personnes qui venaient s'échouer là y cherchant l'anti-chambre de la mort tout en y espérant des sursis.

Et quel silence !

Il commençait à tomber une neige fine, un simple tulle estompant les contours, une voilette

posée sur le visage de la nature disciplinée, dont on ne pouvait plus sentir les menaces, les angles ou les rugosités. L'allée large comme une route se bordait de deux énormes ruches de buis toujours vertes et bientôt elles auraient la blancheur d'une bande d'hermine, rappelant le bord du manteau de *Mme de Chantal* telle qu'on la voyait dans la chapelle de sa maison, en grands atours de princesse qui fut pourtant canonisée parce qu'elle aimait les pauvres...

Les deux amies, les deux dames les plus qualifiées de cette maison qui ne recevait pourtant que des clientes riches, assises en face l'une de l'autre avaient chacune leur lettre ouverte sur leurs genoux.

Mme de Plennarch enveloppée d'un châle de laine mauve, et se serrant frileusement dans son fauteuil parce qu'elle voyait tomber la neige, murmura :

— En effet, je conçois vos hésitations, ma bonne Jeanne, la proposition de mon frère ne me cause aucun plaisir. S'il est flatteur d'accueillir ici notre très sympathique vice-amiral il est peut-être quelque peu hasardeux d'y recevoir ses... son interprète. Je dois vous dire qu'elle est une actrice de talent... oui. Mais d'autre part... mon frère est-il un mentor assez respectable pour servir de chaperon à cette... cette jeune femme que nous ne connaissons pas...

— En réponse à votre si sage objection, fit

Mme de Soyelles, le buste très droit dans un jersey de soie noire dont elle tourmentait nerveusement l'un des vingt-cinq boutons, je vous lirai donc la lettre de ma petite-fille. Elle est beaucoup plus près de nos secrètes anxiétés que nous ne le pouvons croire. Nous n'avons, n'est-ce pas, aucune raison pour nous dissimuler les appréhensions de cette enfant... qui doivent être les nôtres dans la circonstance qui nous occupe.

Et Mme de Soyelles ayant mis son lorgnon qu'elle portait attaché par une chaîne de soie à son cou, commença sa lecture d'une voix bien timbrée :

« Ma chère grand'mère,

« Vous m'avez permis de vous écrire tout ce que je pense et je vous remercie tendrement de cette permission car il y a des jours où l'on se sent si seule que c'est vraiment une délivrance que d'échapper à ses pensées en les collant une fois pour toutes sur un papier comme on mettrait des fleurs dans un herbier, histoire de les oublier ou... de ne pas les perdre ! Ma grand'mère, je suis désolée parce que je ne comprends pas ce qui m'arrive et que je ne crois pas être bien coupable puisque vous n'avez vu aucun obstacle à la réalisation de mon vœu le plus cher. Petite mère, elle, est toujours la même, elle ne devine rien, ne voit rien et j'aurais une sœur cadette que ce ne serait pas pire pour moi car je mets

à lui cacher nos projets autant de soin que j'en devrais prendre pour ne pas raconter à une petite fille les choses qui ne regardent que les grandes. Il y a déjà trois mois de ça, j'ai rencontré qui vous savez à la fête donnée en l'honneur des pupilles de la Marine et j'y ai vu et entendu la personne dont vous me parlez dans votre dernière lettre. Mon Dieu, sans manquer à la charité chrétienne je crois qu'il est absolument impossible que vous lui donniez l'entrée de votre sainte maison. M. l'amiral Jeanrouy est souvent un bon poète mais ce n'est pas suffisant pour autoriser une simple marcheuse, je crois que cela s'appelle ainsi au théâtre, à venir jouer chez nous une pièce très inconvenante où l'on voit des sirènes attirer un jeune garçon, le mousse d'un navire qu'on a condamné à mourir de faim dans une île déserte pleine de dames se promenant presque toutes nues. Maman, en l'écoutant, me disait très étonnée : « Mais qu'est-ce qu'ils ont tous à l'applaudir comme ça, elle parle en vers comme on dirait n'importe quoi en prose quand on est en colère. » Mais il y a mieux. Et cela, ma bonne grand'mère, je vous supplie de n'en souffler mot à personne, surtout pas à Mme de Plennarch au moins avant que nous ayons compris ce qui s'est passé. Au dîner du gala j'avais le bonheur d'être placée près de lui et comme j'étais très belle, ce soir-là, toutes mes amies me le répétaient, j'étais presque certaine de lui plaire mais vous savez

comme il est réservé, tellement bien élevé qu'on ne le croirait pas capable de risquer jamais un mot aimable, *en dehors du service mondain...* Oh ! comment savoir ce qu'il pense, celui-là, alors que les autres vous font des compliments... à *tour de bras* surtout en dansant ! A la fin du dîner, je me promenai dans la foule en offrant mon carnet de numéros et en vantant les mérites de notre unique lot, un anneau magique dont, sans doute, vous avez entendu parler par sa mère à lui ? Je le rencontre. J'avais fait au moins dix fois le tour de la salle pour être sûr de le croiser. Mon cœur battait, vous devez bien le penser, chère grand'maman, il me semblait que ce soir-là ce serait certainement celui de la déclaration car il est impossible qu'il ne sente pas que le moment est venu pour lui de prendre cette décision-là. Ses yeux disent tant de choses que sa bouche n'avoue pas... et comme j'aime en lui cette tenue qui, vous le pensez vous même, nous promet une belle vie exempte de mensonge ! Ceux qui parlent tout de suite ont déjà dit à tant d'autres ce qu'ils nous racontent ! Moi, voyez-vous, je l'aime ainsi, distant, très distant parce que l'homme qui a peur d'avouer, ce doit être certainement un Monsieur très fort. Alors, je lui offre un billet, il le prend, oh ! sans choisir mais sans hésiter, pour me faire plaisir, on sentait qu'il en aurait aussi bien pris dix pour m'être agréable. Ensuite où a-t-il été ? Comme les autres jeu-

nes officiers il a dû aller féliciter son oncle dans les coulisses où nous autres, jeunes filles, nous n'avions ni le droit ni l'envie de nous rendre, bien entendu. Et là... il a dû perdre son billet, le n° 19. Nous avions des carnets à souche et il ne pouvait pas être question pour nous d'ignorer les numéros vendus. Moi, je n'en ai vendu qu'un. Aussitôt qu'il m'eut pris ce billet je suis allée danser sans leur demander mon reste ! Maman ne voulait pas du tout me laisser là jusqu'au souper mais j'ai tenu bon, j'ai beaucoup flirté, beaucoup ri de tout ce qu'on disait à propos de l'anneau magique puis... j'espérais qu'au souper il reviendrait à ma table. J'ai su que Mme de Plenarch étant très fatiguée il était parti bien avant... Alors, ma pauvre grand'maman, voilà, il avait perdu son billet dans les coulisses ou... ailleurs et c'est cette fille qui l'a ramassé. Les voies de la providence sont, en effet, impénétrables comme vous le répétez souvent, c'est elle, vous m'entendez bien, *elle* qui a gagné avec le numéro 19 ! Quel tapage ! Je me suis sauvée avec maman à la minute même où l'on proclamait son triomphe. J'avais un chagrin fou... car, enfin, le numéro 19 qu'il a perdu c'est pourtant moi qui le lui avait procuré... S'il n'a même pas examiné ce numéro en me le payant c'est qu'il était sans doute plus occupé à me regarder, moi, la vendeuse... mais que croire, que supposer ?... Pardonnez-moi, ma bonne grand'maman, vous qui

blâmez les jugements téméraires, je me confie à vous pour que vous me pardonniez celui-là... mais je n'en dors plus depuis que cette idée affreuse hante mes nuits : et si cette fille effrontée le lui avait volé ?

« L'anneau magique ne peut être ni donné, ni vendu. Il faut en hériter ou le gagner... mais on n'a pas dit si on pouvait l'obtenir en le volant ! »

Mme de Soyelles posa son lorgnon et la lettre sur ses genoux.

Il y eut un silence mortel.

Les deux vieilles dames se taisaient baissant les yeux pour ne pas embarrasser la voisine d'une interrogation trop vive, mais on sentait qu'elles étaient au comble de leurs agitations intérieures.

La missive du vice-amiral Jeanrouy datant de quelques jours n'était pas longue, seulement cinq lignes qui avaient tout à fait l'aspect d'un itinéraire de manœuvre envoyé à un navire de guerre :

« Ma chère Berthe,

« Est-ce qu'on aimerait assez mes vers, mon *à-propos chez les pupilles*, pour le jouer à la soirée du réveillon ? Je lui donnerais un petit coup de pouce pour le rendre plus convenable et y introduirais quelques bergeries de circonstance. Tu me diras ce que tu penses à ce sujet. Mes bonnes tendresses. »

« P.-S. Naturellement, je t'amènerai la principale interprète. Quant aux autres, elles sont remplaçables. »

Mme de Plennarch songeait à son fils, en effet toujours si correct, si réservé, si froid, qui écrivait des lettres, lui, à chaque escale quand il voyageait sur mer pour son service, mais qui semblait se soucier très peu de cette belle jeune fille blonde, cette enfant déjà mûre pour le mariage, car elle aimait à vingt-deux ans un officier de Marine. Il faut pour aimer un officier de Marine une si pure patience... ou un si terrible renoncement !

— Il est clair, déclare-t-elle, qu'il ne se doute pas du tout du dénouement de cette histoire car il ne m'en a pas écrit un mot. Comme il est parti pour son port d'attache sans avoir revu son oncle il ignore, naturellement, le résultat... Tout cela est bien louche... au moins du côté de cette actrice.

— Elle a gagné le gros lot. Tant mieux pour elle. Mais comment s'est-elle procuré le n° 19 ! Ce genre de fille n'a pas l'habitude, je pense, de déboursier une pareille somme pour tenter une chance qui...

— Oui, je suis de votre avis... mais un numéro c'est une chose anonyme... et ce n'est pas, après tout, un billet de banque... on le ramasse, on le garde...

— Et vous pensez que mon fils l'a vraiment perdu ?

De nouveau ce fut le silence.

— Ah ! pourquoi, soupira Mme de Soyelles, avez-vous insisté pour rentrer ici Berthe, alors que vous risquiez tellement un accident mortel en pleine nuit. Une heure de Paris à Chevreuse ! Je sais, je sais ! Sans compter que vous pouviez, pour cette nuit-là, coucher ou chez votre fils ou chez votre frère. Quelle folie !

— Non ! Non ! se récria Berthe de Plennarch dont la petite voix douce tourna tout de suite à l'aigre, ni chez mon fils, ni chez mon frère je n'aurais pu reposer une seconde. Je ne me repens pas de cette folie, comme il vous plaît à dire. D'ailleurs, nous saurons le fin mot si vous laissez cette demoiselle de théâtre venir à la Noël. Ce n'est pas vous qui en serez responsable et c'est mon frère qui paiera le cachet, voyons ! Vous savez qu'elle est extraordinaire et quand on l'a entendue, on ne peut guère l'oublier. Vous ne regretterez pas votre charité. Elle avait l'air si triste, si pauvre... presque laide, je suis bien sûre qu'elle est honnête car elle était vraiment bien mal costumée.

— Ne vous emballez pas, ma chère, mais pensez un peu aussi à ma petite-fille, cette enfant qui n'a que le tort d'aimer votre grand garçon et qui, si elle est favorisée de la fortune et de la beauté, n'a guère de chance avec lui, pas même

celle de lui avoir fait gagner *l'anneau de Saturne*.

A ce moment où la discussion paraissait devoir s'envenimer, on frappa doucement à la porte ou plutôt, on y gratta pour employer un terme un peu désuet.

— Entrez ! dit Mme de Soyelles la maîtresse de la maison.

Un domestique en livrée, c'est-à-dire un homme à peu près habillé comme on l'était quand il y avait encore des laquais, entra et remit un pli sur un plateau d'argent.

Mme de Soyelles tout de suite debout, solennelle et à la page, chapitra vertement son majordome.

— Comment, c'est au moment de dîner que le cuisinier s'avise de cet oubli ? Vous savez bien que ces dames tiennent essentiellement aux petits fours moelleux ! Il y a toujours deux assiettes, voyons ! C'est ridicule : une assiette de petit-beurre ou de biscuits Guilloux et une autre de *calissons* ou de friandises aux confitures.

— Je sais bien, Madame, seulement le pâtissier n'est pas venu à cause de la neige. Il a manqué dérapper pas loin d'ici...

— Vous vous souviendrez, Emile, de ce contre-temps et je vous prie de passer nos commandes à un autre pâtissier. Il y en a deux à Dampierre. N'oublions pas que nos voitures, elles aussi, sont faites pour dérapper...

Emile se retira, un peu confus.

Le soir tombait. Les deux dames se séparèrent pour un brin de toilette et se retrouvèrent au réfectoire, dès la cloche du dîner.

Une très belle salle à manger réunissait les dames de l'abbaye libre de Sainte Chantal. Rien, du reste, n'y rappelait un couvent car le service était d'une rare élégance : linge damassé, cristaux taillés, surtout de pâte de Sèvres et au milieu, devant la marquise de Soyelles se dressait une corbeille de filigranes d'argent assez vaste pour contenir tout un panier de fruits des plus décoratifs.

Les dames venaient une à une, à petits pas feutrés, ayant l'air en visite, proférant des *pardons* ou des *passez donc Mademoiselle* qui fleuraient l'aménité la plus sincère. Ce qui n'empêchait d'ailleurs pas certaines d'entre elles de se détester cordialement, probablement pour se rappeler leurs pensionnats ou couvents de jadis. Toutes bien mises, robes de soie sombre mais éclairées de bijoux de prix, broches de pierres fines ou même quelques barrettes de diamants.

Elles parlaient lentement, posément avec des gestes gentils. Il y en avait une qui tenait presque toujours un mouchoir de points d'Angleterre et ne le perdait pas de vue comme si elle soupçonnait tout le monde de vouloir le lui emprunter. Quelques-unes toussotaient, d'autres s'essuyaient les lèvres laissant un peu de rose sur le linge blanc. Aucune bien entendu ne fumait,

mais toutes sans exception avaient des éventails quand il faisait chaud.

On mit la conversation sur le terrain où poussait, présentement, le futur arbre de Noël et on discuta de l'ornementation : franges d'argent ou d'or, y suspendrait-on les cadeaux pour les enfants ou se contenterait-on de l'enguirlander des traditionnelles petites lampes électriques ?... L'année d'avant on avait eu peur de l'incendie. Chacune de ces dames, et elles étaient encore quinze, travaillait en secret à un ornement qu'elle s'imaginait original et, une année, tout en cachant bien leur jeu, elles s'étaient presque toutes rencontrées sur le même thème : des fleurs en papier dont le modèle était naturellement la rose de Noël. Ce fut délicieux.

Et tout le monde avait bien ri.

Mais ce soir de décembre, la directrice-fondatrice étant d'assez mauvaise humeur, personne ne s'avisait de rire. Les serveurs eux-mêmes étaient anxieux.

Au dessert, la déception de quelques-unes devant l'absence de petits fours moelleux amena une discussion un peu âpre de la part de la vieille fille au mouchoir et, pour couper court à ce petit ennui, Mme de Soyelles annonça que le vice-amiral serait de la fête et demandait la permission de corser la nuit de Noël d'un gala de sa composition : une pièce en vers.

Ce fut un concert de félicitations et de petits

gloussements de joies. On connaissait l'amiral, il était un irrésistible boute en train, il racontait d'étonnantes histoires qu'il édulcorait avec un soin tellement particulier que toutes ces dames devinaient bien qu'il en cachait le plus intéressant et cela donnait un piment de plus à ses racontars. Ce vieil enfant terrible leur plaisait et quand il amenait avec lui son porte-fanion, le grand Pol de Plennarch, on sentait tous les vieux cœurs battre plus vite en l'honneur de la marine de guerre.

— Mesdames, fit la directrice, je ne veux tout de même pas surprendre votre bonne foi et votre indulgence à l'égard du proche parent de l'une de nous, mais nous devons nous concerter au sujet de cette... intrusion d'un genre peut-être dangereux dans notre maison de tout repos. Je laisse à notre amie le soin de vous l'expliquer.

— Pour jouer la pièce de mon frère, qui a été déjà représentée à un gala de la Marine, fit Berthe de Plennarch de sa voix la plus douce, il faut le concours d'une actrice, une demoiselle faisant partie des pupilles de guerre, une pauvre fille éprouvée par la crise générale régnant au théâtre comme ailleurs, et notre directrice pense pourtant que nous aurions tort de laisser venir ici une personne de grand talent certes, mais d'un monde qui n'est pas le nôtre. C'est un précédent. Nous n'avons jamais demandé, pour nos petites cérémonies intimes, des services étran-

gers à nos familles. Les amateurs sont souvent aussi bons que les personnalités les plus en vue, lesquelles personnalités sont quelquefois d'une moralité douteuse.

Il y eut des gestes de réprobation dans le clan des vieilles filles. Les veuves se récrièrent. Mme de Villers demanda :

— Pourquoi douteuse ? Ça ne nous regarde en rien. Cette demoiselle-là vit sa vie en dehors de nous et n'a pas l'intention de prendre pension ici, je suppose. D'ailleurs, il n'y a pas de jeunes filles chez nous, nous ne risquons pas de les scandaliser.

— Pour l'instant, non, mais il y en aura de passage cette nuit-là. J'aurai ma petite-fille, Marthe. Vos nièces, Alice et Julie, chère Mme de Villers. Je sais que l'art autorise certaine liberté d'allure et on prétend que Reine Fériat...

— Comment ? C'est Reine Fériat qui a joué au théâtre d'Avant-Garde ? J'en ai entendu dire, ou plutôt, j'en ai lu beaucoup de bien dans le courrier des Evettes... déclara Mlle Gisèle, la vieille fille au mouchoir de point d'Angleterre.

On recevait à la maison de Sainte Chantal des feuilles bien pensantes, journaux, revues et jusqu'à des romans... choisis.

Il y eut alors un épanouissement de phrases, pour ou contre l'art jetées sur la nappe, au moment de la tasse de verveine que prenaient presque toutes ces dames en guise de thé et cela finit

L'ANNEAU DE SATURNE

par faire une assez jolie gerbe en l'honneur de cette actrice peut être de mœurs douteuses que personne, vraiment ne pouvait se vanter de connaître... ni d'*Evettes* ni d'Adam !

— Je vais écrire à mon frère très sérieusement, déclara Berthe de Plennarch en remontant chez elle. L'essentiel est que cette fille ne puisse pas passer pour... l'amie d'un vice-amiral. Ce serait déshonorant à mon égard comme au sien.







V

M^{me} Reine Fériat, s'il vous plaît ?

La concierge, une tête ronde et grasse, envoya la réponse par l'ouverture de sa loge qui ressemblait au trou d'un jeu de boules.

— C'est au sixième, mon officier, la porte en face. Pouvez pas vous tromper, y en a qu'une. (Elle ajouta, ayant contemplé un instant ce grand garçon dont le costume sombre s'éclairait de galons d'or aux manches) : Que si c'est une commission, je peux vous la faire. Y a pas d'ascenseur chez nous et vous ne tenez pas à grimper...

— Merci, Madame, j'ai l'habitude... (il allait dire : *des nids de corbeaux*, en style de marin, mais ne laissa pas tomber cette plaisanterie malgré sa gaieté intérieure). Elle est chez elle ? Alors, j'y vais.

Et il s'élança dans cet escalier obscur, sans tapis.

Il monta les premiers étages quatre à quatre puis s'arrêta pour lire quelques cartes clouées sur les portes : *Mme Louise, couturière. M. Vincent Manurier, ouvrier d'art*. Etrange demeure pour une femme qui n'était pas une ouvrière d'art mais plutôt une grande artiste tout court.

Au cinquième il monta moins vite. Il avait accepté cette mission périlleuse avec une joie d'écolier qui va enfin faire l'école buissonnière, lui, ne connaissant que la consigne, l'ordre donné par le grand chef, ce petit homme beaucoup moins sérieux que lui. Du moment qu'il s'agissait d'être agréable à tout le monde et de rendre service à une dame, il ne discutait pas. Cependant il gardait une envie de rire depuis que son oncle lui avait dit, d'un ton bourru :

— C'est ta mère qui embrouille tout ! Elle prétend que ça me compromettrait de conduire moi-même cette gosse aux dames de Sainte Chantal. A ses yeux je suis probablement plus jeune que toi ! Donc, vas-y. Et tâche de la décider. Il y aura le gros cachet, naturellement. Sois éloquent. Je sais bien qu'elle te déplaît mais tu verras le fa-

meux *anneau de Saturne*... si elle l'a encore ! Elle est capable de l'avoir mis au clou !

Elle avait gagné *l'anneau de Saturne* avec le billet de loterie qu'il lui avait donné.

Quel effarant tour de passe-passe du hasard ! De ce hasard remplaçant Dieu vis-à-vis de ceux qui ne croient pas en lui mais qui ont besoin d'un brin de surnaturel pour parfumer l'existence.

Il était gai ? Pas tant que cela, peut-être ! Il avait seulement envie de prendre l'aventure du bon côté. Il ne raisonnait plus parce que ce qui l'attirait maintenant vers cette étrange fille c'était l'inattendue délicatesse de son procédé. Elle avait déclaré à tout le monde, quand on avait proclamé son triomphe en la faisant monter sur la table du souper en cette fin de gala où on était resté entre jeunes gens, qu'elle avait ramassé le numéro gagnant par terre.

— Oui, Messieurs, sur la scène ! Un peu plus je marchais dessus. Celui qui l'a perdu n'y tenait pas tant que ça puisqu'il ne l'a pas réclamé !

Il n'y tenait certainement pas mais il y aurait tenu qu'il le lui aurait donné tout de même parce qu'il n'avait que ce cadeau à lui faire et que son geste spontané était *aussi* un ordre mystérieux du hasard. Superstitieux ? Comme tous les marins. Moins que certains vieux routiers qui racontaient qu'ils auraient offert une fortune pour posséder l'anneau.

Et il allait le voir.

Et il allait *la* voir... l'entendre loin des ovations des hommes qui la dévisageaient de regards presque injurieux malgré leur admiration.

Cette actrice était-elle plus... que la protégée de son oncle ? Est-ce qu'on n'avait pas chuchoté que le hasard avait été aidé par le grand patron du gala ?

Il ne voulait plus raisonner.

Au cinquième étage il s'aperçut que l'escalier se rétrécissait d'une manière inquiétante. Cela tournait à l'échelle de meunier.

Il s'arrêta devant la porte du sixième où il n'y en avait qu'une, en effet, mais là pas de carte collée, aucune indication, rien qu'une rébarbative porte de grenier provincial en chêne plein, solide sans moulures, sans poignée, montrant vraiment un visage de bois.

Il se pencha sur la rampe. On pouvait y avoir le vertige et il l'eut.

Seulement point à cause du vide mais en présence de cette réalité qu'il était venu chercher si haut : Reine Fériat était pauvre et avant d'avoir pénétré chez elle il ne pouvait pas en douter.

Il frappa doucement, respectueusement.

Reine Fériat ouvrit cette porte elle-même, se montra vêtue d'un simple peignoir de lainage foncé et lui dit, n'y mettant ni accent de théâtre ni sourire équivoque :

— Je vous attendais, Monsieur... car vous voulez sans doute reprendre votre bien ? Je possède

l'anneau de Saturne grâce à vous. Mais je ne veux pas le garder : il vous appartient en toute propriété. C'est vous qui l'avez gagné !

Et sans lui laisser le temps de protester elle le prit autoritairement par le bras et le conduisit auprès d'une table encombrée d'étoffes de toutes les nuances, d'écheveaux de soie :

— Voilà, dit-elle en lui désignant un petit globe de verre sous lequel reposait, telle une relique, une bague au chaton énorme, presque noir, barré d'une raie blanche.

Il balbutia, cette fois très ému :

— Ah ! Mademoiselle, pouvez-vous croire que je suis venu ici pour le reprendre ? Je vous en prie, ne vous moquez pas d'un pauvre diable de marin qui vous a offert son billet... comme on offrirait un ex-voto à Notre Dame des Victoires ! Vous êtes trop intelligente pour en douter et pourquoi n'avez-vous pas déclaré bien haut, comme je me propose de le faire avec votre assentiment, que c'est moi qui vous l'avait donné ?

Droite et dédaigneuse devant lui elle l'écoutait comme aurait pu le faire une madone de marbre... insensible aux propos mondains.

Attendant, perplexe, son pardon ou sa condamnation il regarda autour de lui, essayant de fuir ce sentiment d'effroi incompréhensible qui juguait son cerveau au point de lui enlever tous ses moyens de défense. Il n'était plus le soldat en service commandé et encore moins l'indifférent

qui regardait, de haut, le fond, très obscur de cet escalier qu'il venait de monter... si gaiement.

Reine Fériat habitait réellement une mansarde, une mansarde de Montparnasse ressemblant à un ancien atelier de peintre. Une vaste pièce seulement recouverte d'un lourd toit de vieilles tuiles encore solides qui s'ouvrait en plein ciel sur une forêt de cheminées s'en allant, loin, très loin, descendant vers un horizon bleuâtre comme tombant à la mer.

Il y avait peu de meubles, une commode ancienne et ventrue, un lit-divan, simple sommier caché par un couvre-pieds qui n'était pas neuf et deux chaises de paille. Le parquet se montrait dans toute sa nudité de carrelage très propre quoique fendu par place. A l'endroit où le toit s'incurvait, on avait tendu un rideau pour en faire un petit cabinet de toilette, peut-être même y avait-il là un modeste poêle destiné au chauffage et à la cuisine d'une personne qui ne savait préparer que des œufs sur le plat.

Les murailles se tendaient d'un papier toile sans aucun ornement, aucun tableau, mais l'ouverture vitrée montrait un tel paysage de coupoules, de monuments et de tours dans sa forêt de cheminées que cela pouvait tenir lieu de chef-d'œuvre ancien ou moderne.

Sur la table rutilaient, autour du mystérieux talisman, des morceaux d'étoffes, des soies multicolores qui donnaient une atmosphère de luxe

en préparation. Et on avait posé sur le tas, un petit métier, de ces métiers que l'on tient sur les genoux pour broder ou faire de la dentelle.

Reine Fériat poussa une chaise contre la table :

— Allons, asseyez-vous, mon lieutenant, dit-elle railleuse mais plus aimable, ayant pitié de l'embarras de ce grand garçon, et regardez-le bien avant de me l'abandonner tout à fait. Ce n'est pas un jouet fait pour moi. Je ne crois ni à Dieu ni au diable et c'est une bague d'homme, bien trop large pour mes doigts. Je ne porte pas de bague à cause du travail que je fais sur ce petit métier que vous voyez là. Les bijoux ne conviennent guère aux ouvrières de mon genre, d'ailleurs ce n'est pas un bijou.

Sous le petit globe de verre comme on en vend chez les marchands d'articles religieux pour protéger les statuettes ou les médailles bénites, *l'anneau de Saturne* paraissait très lourd, massif, sa largeur éloignait toute idée de joujou féminin. La monture, en vieil argent, était fort bien buri-née, ciselée, en couronne de petites perles de métal qui brillaient parce qu'elles s'étaient polies à travers les siècles et les mains. Le chaton énorme se formait d'une cornaline d'un brun roux, presque noir, et cette demi-sphère se striait d'une raie blanche absolument régulière qui représentait, qu'on l'admit ou non, l'anneau bar-rant la planète Saturne.

Il suffisait d'examiner à la loupe cette ligne

claire pour être convaincu de la réalité de sa nature, celle de toutes les stries se profilant sur les calcaires, grosses roches ou petites agates. Aucun artisan, si habile fût-il, n'aurait pu introduire cette raie dans cette pierre d'une façon artificielle. La monture, fort ancienne, datait probablement de Louis XIII. A côté de la bague se trouvait placée, sous le même globe, une médaille de cuivre, peut-être son brevet de vertus, donnant son authenticité à ce talisman original. D'un côté on pouvait voir une déesse armée d'un trident et d'une épée portant en exergue les mots : *Honneur et Patrie*, de l'autre les noms de tous les navires célèbres, navires ayant porté le pavillon amiral. L'anneau avait dû appartenir, de père en fils, à un des conducteurs de ces bateaux-là, officiers ou pilote¹.

— Curieux! Très curieux! murmura le lieutenant Pol de Plennarch qui n'avait pu empêcher son cœur de marin de tressaillir... tout en lui interdisant de battre pour autre chose.

— Vous ne désirez pas le reprendre ? dit la jeune femme d'une voix un peu sourde.

1. L'auteur de ce livre possède l'anneau de Saturne, tel qu'il le décrit, accompagné de sa médaille : *Honneur et Patrie*, comme de son brevet d'authenticité, mais il ne saurait vraiment répondre de sa qualité de talisman car, n'ayant jamais rien demandé à personne, il s'est bien gardé de mettre un *objet* à contribution.

La bague magique, trop large pour un doigt de femme, repose donc chez lui, enfin délivrée du souci d'obéir aux ambitions humaines.

— Je suis tellement heureux de vous l'avoir fait gagner que je voudrais le crier sur les toits, chère Madame.

Elle lui désigna le vitrage d'un geste amusé. On n'était pas loin du Panthéon et sur cette hauteur les toitures ondulaient formant une étendue dont l'immensité ressemblait au désert.

Et alors il se mit à rire franchement :

— Il me serait facile, en effet, de m'exécuter ici mais je n'y serais guère entendu que des chats qui doivent les fréquenter.

— Jamais aucun chat, à Paris, n'a vécu sur un toit ! répliqua-t-elle. Ça c'est une légende. Et s'il y en a quelquefois, c'en est un que la cruauté des domestiques a jeté là pour qu'il y meure de faim.

Il regardait maintenant, les étoffes de couleurs vives, et les écheveaux de soie encombrant la table, n'osant pas poser de questions. Demeurerait-elle chez une parente qui faisait cet humble métier de brodeuse ?

Elle répondit à ce qu'il pensait :

— Oui, monsieur de Plennarch, c'est bien moi qui travaille sur ce métier-là. J'ai appris à broder chez des religieuses qui m'ont élevée, grâce à la générosité de votre oncle. C'est encore ce qui me rapporte le plus par le temps qui court. Si on n'a pas besoin d'entendre souvent des vers comme ceux que fait si facilement notre vice-amiral, on a, chez les gens riches, besoin tout de même de

jolis coussins pour étayer la paresse. Le luxe intellectuel n'est pas nécessaire mais la permission de dormir ou de rêver sur la soie brodée est une chose probablement indispensable.

La voix railleuse de la jeune femme poignait le grand officier et il retrouvait son accent de théâtre quand elle disait des phrases qu'il ne comprenait pas ou qui l'importunaient. Mais à ce moment d'intimité elle ne posait pas devant un public. Ils étaient bien tous les deux seuls et il osa dire :

— Je viens vous apporter une bonne nouvelle alors, mademoiselle Reine, et j'espère que vous m'en voudrez moins de mon indiscrétion à vous surprendre... au milieu de toutes ces merveilles ! Mon oncle va chez ma mère à la Nqël et ces dames de *Sainte Chantal*, dont vous avez déjà entendu parler, seraient bien contentes de vous avoir cette nuit-là pour leur jouer le fameux *A-propos* ! On me dépêche vers vous à ce sujet. Ai-je besoin de vous assurer que vous ne perdrez pas votre temps ? Non seulement mon oncle sera très heureux de cette occasion de vous faire applaudir mais nous tous, ces dames, ma mère, moi, nous nous promettons une belle nuit. Ces dames font très bien les choses, vous savez, c'est un peu la vie de couvent mais davantage celle d'un monde qui n'a rien oublié des jolies traditions où l'on savait unir la plus aimable des courtoisies aux charités chrétiennes...

Comme il s'interrompait, cherchant encore une phrase plus persuasive, elle se mit à rire.

— Non, mon lieutenant, n'en jetez plus... ça me suffit. Vous récitez très bien votre leçon, seulement vous n'êtes pas né comédien, ça se sent..., vous êtes en train de patauger. Personne, bien sûr, n'a envie de me voir là-bas, pas plus ces dames que votre mère, et comme votre oncle a peur de se faire mal recevoir, il vous charge de la corvée... Si c'est là le commencement des miracles de l'*anneau de Saturne*, ça ressemble plutôt aux maléfices d'un très funèbre entremetteur.

Il se redressa, effaré. Il retrouvait l'insolence terriblement garçonnière de Reine Fériat dans son premier travesti où elle lui avait fait la plus mauvaise impression.

Et il regarda la jeune femme presque durement :

— Ne vous fâchez pas, monsieur de Plennarch, je crois que vous, vous êtes bon, sans malice et sans calcul, dit-elle avec un sourire plus triste que railleur, mais les autres ?... Non, je ne veux pas rejouer cet *A propos* qui n'est plus du tout de saison. Quel arriviste, votre oncle ! Pourquoi aligner toutes ces tirades quand il peut aligner des navires ?...

Il ne savait quoi répondre parce que, du même avis que la jeune femme, s'il avait blâmé son chef, il aurait commis une faute de goût et il ne

se sentait pas le courage de blâmer cette farouche indépendante.

Il tortillait du bout de ses doigts gantés, un écheveau de soie bleue et il murmura :

— Mais vous devez pourtant préférer la scène avec toute la séduction des lumières et des applaudissements à ce travail d'ouvrière qui se passe dans un grenier loin de toute gloire. Ça ne vous amuse pas. Si j'osais je me permettrais même de vous dire que ça ne vous va pas du tout.

— C'est ce qui vous trompe, mon lieutenant. J'aime la solitude et le silence. Quand j'ai du pain à manger je ne pense pas aux soupers de bal et aux orchestres. J'ai été élevée en un temps de catastrophes, de misère et de grands chagrins. Pourquoi me préoccuper d'un luxe inutile, moi qui devine que cela reviendra, que nous sommes plus proches que jamais d'une fin de monde inévitable.

Il la regardait, maintenant, ébahi de la voir au milieu de ces choses puériles, si sérieuse et tellement au-dessus des autres femmes par cette étrange philosophie dont il ne connaissait, du reste, que les rudiments. Personne, chez lui, pas plus sa mère que son oncle ou ses camarades n'avait eu le besoin de s'en occuper. Il lisait peu, ne cherchait rien au-delà de la satisfaction que lui procurait son métier à lui : attendre sur la mer l'ordre d'appareiller pour courir droit à la bataille.

— Madame Reine Fériat, soupira-t-il, je n'ai plus l'idée que vous pouviez être une créature légère. J'ai eu tort de vous mal juger. Ce que je ne vous pardonne pas en ce moment c'est de me croire encore votre... ennemi, et, à mon tour, de me sentir mal jugé.

« Je me faisais une fête de vous amener là-bas... Il y aura un arbre de Noël pour les enfants pauvres, une messe de minuit où l'on priera pour les malades et les désespérés.

« Et puis il y a aussi moi qui vous donne toutes les chances de bonheur en vous offrant l'anneau magique. Je ne veux rien garder si vous ne me croyez pas sincère parce que je n'ai plus besoin de rien.

C'était une singulière déclaration qu'il lui faisait là mais, tout de même, c'en était une.

Le comprit-elle ou, ayant oublié un instant cette haine des conventions sociales qu'elle semblait avoir pour seule règle de conduite, eut-elle envie de lui témoigner sa confiance. Elle enleva le petit globe de verre qui protégeait l'*anneau de Saturne* et mit l'énorme bague à son pouce.

— Vous voyez bien, mon lieutenant, qu'il est trop large pour moi ? Tout est trop grand ou trop beau pour... pour la fille du capitaine Fériat. Est-ce que vous ne le pensez pas malgré vos protestations ?

Il glissa de sa chaise comme attiré par cette main très blanche, petite main devenue celle d'un

enfant sous ce sombre anneau dont le chaton noir rayé d'une clarté, semblait si lourd et genou en terre, avec un respect qui touchait à la superstition, il baisa la main et la bague en balbutiant :

— Je sais. Je suis venu parce que je voudrais tellement effacer l'horrible souvenir, Madame ! Disposez de moi comme du plus dévoué de vos serviteurs et ce n'est pas, de ma part, un terme de banale politesse, car moi je ne comprends rien aux hypocrisies mondaines.

« Il ne faut pas que vous soyez malheureuse parce que les crimes des parents ne doivent pas retomber sur les enfants, ce serait trop injuste.

Elle regardait cet homme à ses pieds et c'était, en effet, un serviteur, une bonne recrue, le soldat d'une belle cause.

Laquelle ? La sienne ? Ou celle du vice-amiral ?

Elle conclut :

— Et nous irons donc prier, la nuit de Noël, pour les pauvres, les malades, les désespérés en ce couvent de nobles recluses, cet asile de femmes riches qui se garent de toutes les promiscuités parce qu'elles peuvent se retirer de la mêlée. Soit ! Mais qui vous a dit, monsieur de Plennarch, que je refuse de prendre ma part des fautes de mon père ?

Il se releva tenant toujours sa main qu'il serrait sur sa poitrine. Aucune sensualité ne troublait le jeune homme à ce moment mystérieuse-

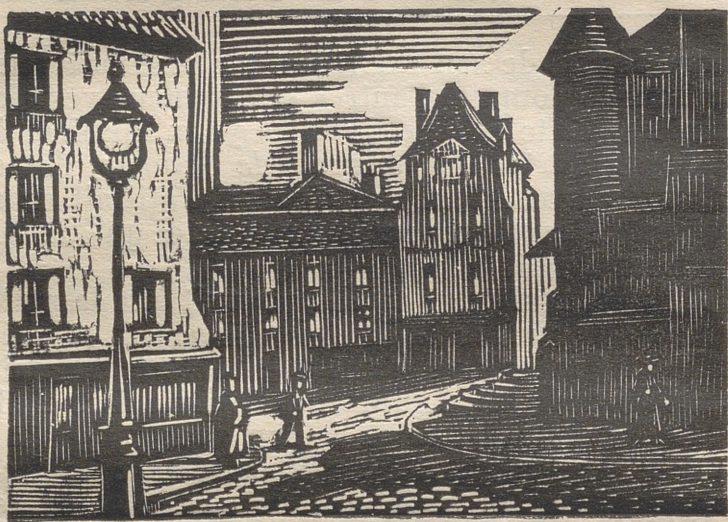
L'ANNEAU DE SATURNE

ment décisif de son existence. Il s'orientait vers l'obscurité comme d'autres se tournent vers la lumière. Cette femme dont les yeux luisaient à la façon du terrible *anneau de Saturne*, d'une lueur émanant d'un ciel d'orage, l'attirait sans qu'il pût s'expliquer nettement l'émoi qu'elle lui communiquait.

Il ne songeait plus qu'elle pouvait être la maîtresse d'un vieillard à la fois dangereux et ridicule, s'il devinait pourtant qu'elle ne se souciait pas de le voir, lui, compromis vis-à-vis d'un chef peut-être jaloux, maître de son avenir.

Non, il ne voyait plus qu'une créature au-dessus de toutes les créatures de perdition parce qu'elle lui représentait la force d'un orgueil. Elle ne l'aimerait sans doute jamais et il devait se dispenser en lui parlant de la banalité de certaines phrases, du vocabulaire amoureux.

Non, non, il ne l'aimait pas... au moins pas encore mais il en avait peur, ce qui était bien le pire.



VI

Il arriva le lendemain matin dans cette étroite rue de la Montagne-Sainte-Geneviève, où sa voiture, un grand cabriolet beige, produisit une certaine émotion. Les commères en train de balayer leur devant de porte, échangèrent des réflexions :

— C'est pour la demoiselle du sixième. Bien sûr qu'elle va *tourner* dans un film !

— Elle en a de la chance, la brodeuse ! Maintenant c'est une *star*.

— Non, c'est une parente du ministre de la Marine. Tout ce qu'il y a de bien.

— Alors, pourquoi qu'elle a besoin de broder ?

Pol de Plennarch monta de nouveau l'escalier obscur qui le menait à cette gloire imaginaire, et il trouva Reine Fériat prête à partir, un sac de voyage à ses pieds contenant sans doute le pauvre costume du mousse abandonné.

Ils eurent une poignée de mains très masculine mais leur sourire gardait une complicité involontaire.

Ils eurent un peu l'air de deux collégiens méditant une fugue :

— J'ai pris sur moi l'*anneau de Saturne*, dit-elle tout bas, j'ai pensé que l'on serait curieux de le voir chez ces dames. Souvenez-vous, n'est-ce pas, que je l'ai trouvé par terre..., un double hasard.

— Pourquoi faut-il mentir ? Je vous obéirai, madame Reine, seulement, je ne comprends pas car j'ai horreur des faux-fuyants.

— Est-ce que votre métier n'est pas d'obéir sans comprendre ? Ne m'appellez pas comme ça ; c'est si prétentieux ce nom de Reine..., et puis pas de *Madame*. Je ne suis pas mariée, voyons !

— Alors (il chercha un instant, se mit à rire) : je vous dirai : *Majesté*, ce sera plus simple, n'est-ce pas ?

Il s'empara du sac et attendit qu'elle eût mis, devant un miroir accroché à la fenêtre, un bonnet de velours très serré qui faisait de sa face

pâle, sans fard, à peine poudrée, un visage de Pierrot lunaire dont les grands yeux ombrés de sourcils et de cils bruns, exprimaient tout le charme étrangement morbide.

Il ne s'était pas encore demandé s'il la trouvait belle mais il ne voyait déjà plus, dans le ciel de sa vie de marin, que cet astre qui, s'il ne l'illuminait pas, écliprait pourtant tous les autres.

Elle portait une robe droite en satin noir, sans garniture et une cape de grosse laine lui donnant la silhouette austère d'un religieuse en rupture de couvent.

— Aurez-vous assez chaud ? Ma voiture est bien fermée et j'ai des fourrures...

— Moi, je n'en ai pas, mon lieutenant, parce que je ne pouvais m'en offrir que de fausses... et que je n'aime pas le faux... quoique vous en pensiez ! D'ailleurs je n'ai jamais froid.

Elle alla visiter son poêle pour s'assurer que le feu en était complètement éteint. On ne voyait plus d'étoffes ni de soies sur sa table de travail et le petit métier restait vide. Puis elle ouvrit son châssis donnant sur le toit :

— Maintenant je suis tranquille. Pendant mon absence l'atmosphère de ma chambre se renouvellera et quand je rentrerai je souffrirai moins du manque d'air.

— Vous ne craignez pas... les voleurs ?

— Il n'y a rien à voler chez moi, mon lieutenant, ni argent ni fourrures. J'ai livré hier mes

derniers travaux de jour de l'an à la maison qui me les commande. Le seul trésor... je l'emporte.

Et elle tira sur une mince chaînette d'argent suspendue à son cou pour lui montrer l'*anneau de Saturne* qu'elle portait ainsi parce qu'il n'aurait jamais pu tenir à son doigt, même au-dessus du gant.

Il la contemplait, ému, allant et venant dans cette mansarde, très à son aise devant lui sans essayer de l'attendrir.

— Vous m'avez pardonné, je l'espère, mais, moi je ne me pardonnerai jamais de vous avoir prise... (Il cherchait le mot.) Enfin de m'être si grossièrement trompé sur votre compte, Majesté, chère et si étrange Reine qui ne consentiez pas à régner sur vos admirateurs et à les mettre à contribution.

— Oh ! fit-elle en riant de son rire de théâtre qui dissimulait aussi une émotion, je les connais trop mes admirateurs ! Ils manquent de véritable générosité. C'est la première fois que j'accepte d'un homme un pareil cadeau, ce talisman qui ne devrait appartenir qu'à un marin. Mais saviez-vous ce que vous faisiez en me donnant ce billet de loterie ? Et comme a dit un certain philosophe : « Mon père pardonnez-leur car ils ne savent ce qu'ils font ! »

Il tressaillit nerveusement. Cette femme parlait, au moins pour lui, un langage énigmatique en ce sens qu'elle mêlait très intimement ses

connaissances intellectuelles aux accents de la plus vulgaire familiarité. Elle était bien le garçon qui a fait ses humanités tout en ne dédaignant pas les jeux de la rue.

Ils descendirent les six étages sans plus rien se dire et quand elle fut devant la portière de l'auto, elle eut un petit cri d'admiration :

— Oh ! que j'aime ça ! On dirait la voiture de Cendrillon ! Vous savez la grande citrouille qui devint un superbe carrosse à six chevaux blancs ?

— Il y a plus de six chevaux à votre disposition, et j'espère que votre Majesté sera satisfaite de leur célérité.

Il l'installa à côté de lui en l'entourant d'une couverture de fourrure noire et ils partirent tous *les trois*, car l'anneau de Saturne était certainement le plus important héros de ce voyage.

Elle ne parlait plus, toute au plaisir craintif de voir s'évanouir les maisons, les monuments. Elle ne savait pas qu'on allait vite et encore moins qu'il fallait avoir peur. Elle ne connaissait guère que les taxis parisiens et avait toujours refusé de monter dans la voiture du vice-amiral Jeanrouy, parce que son chauffeur revêtu de la livrée de la marine, l'aurait peut-être espionnée d'un œil malveillant.

— Voyez-vous, murmura Pol de Plennarch lorsqu'ils furent sur la route libre, moi, je n'admets que mon vaisseau ou l'avion, l'eau ou l'air.

La terre c'est encore trop dur. On se sent cahoter là-dessus comme sur une charrette.

Elle sortit, avec prudence, son visage pâle de l'auréole sombre de la fourrure et lui répondit :

— Ce n'est pas une raison pour aller comme le vent. Ça roule trop bien à mon avis. Est-ce que vous avez le temps de regarder votre route ?

— Pourquoi faire ? (Il eut un jeune rire de défi) : S'il y a un obstacle je suis toujours sûr de le sauter. L'essentiel est de ne pas se trouver dessous. Et j'ai tellement l'habitude de cette route ! Ma mère prétend que je peux conduire à tombeau ouvert en fermant les yeux. Est-ce que vous avez peur ?

— Non. Cependant je n'aimerais pas avoir un accident avec vous... parce que les journaux en parleraient.

— Et puis ?

— Et puis ce genre de réclame ne nous ferait pas de bien, ni à l'un ni à l'autre.

Elle ne regardait pas la route à ce moment-là. Elle regardait venir à elle un très grand peuplier, le seul peuplier du bord de ce chemin qui conduisait à Dampierre, la plus proche localité avant Chevreuse. Le paysage désolé, semblait pétrifié sous des nuages bas, lourds de neige. On était à la veille de Noël et on sentait dans la solitude de la campagne, cette attente angoissante du prochain linceul.

Reine Fériat se demandait à présent si elle

avait une hallucination ? Le grand peuplier de là-bas, semblait osciller sous un vent violent et il faut un vent vraiment furieux pour agiter un peuplier comme celui qu'elle apercevait devant elle à peut-être cinq cents mètres, un arbre immense.

Or, il n'y avait aucun vent.

L'atmosphère était calme. Tous les autres arbres, les arbustes flexibles qu'on devinait plus qu'on ne les voyait, de près ou de loin, sous leur voile de brouillard, demeuraient absolument immobiles.

Et le grand peuplier, non pas seulement sa pointe, mais tout son grand corps droit s'inclinait, se relevait, se secouait... Il était de la dernière évidence que puisqu'il n'y avait aucun vent capable d'agiter ainsi ce colosse végétal c'est qu'il allait tomber...

— Monsieur de Plennarch, dit impérieusement Reine Fériat, il faut ralentir, il faut vous arrêter.

Sans lever la tête et sans comprendre, le portefanion du vice-amiral Jeanrouy freina, ayant deviné instinctivement qu'un chef venait de donner un ordre..., surtout parce que la femme qui était à côté de lui n'avait pas crié.

Il arrêta sa voiture à quelques mètres à peine du peuplier qui s'abattit en travers de la route avec un bruit de tonnerre et en faisant trembler le sol.

Aussitôt la voiture fut entourée d'une foule

d'ouvriers forestiers sortant de tous les coins du paysage, et dont l'un brandissait un drapeau rouge, parfaitement inutile.

— Nom de Dieu ! gronda Pol de Plennarch, qui, pour la première fois de son existence, jurait devant une dame. Et il sauta sur la route.

Plus blanche qu'une morte, Reine Fériat restait immobile. Avait-elle eu vraiment peur ?

— Vous savez, mon officier, jargonna le chef de chantier, un étranger, bien entendu, Belge, Italien, Polonais, ou Tchécoslovaque, la plantation nous a manqué dans le fil. C'est une malchance pour nous qu'il faudra l'élonger par le rang !

— Pour un morceau, déclara philosophiquement celui qui tenait le fil, en l'espèce une corde de la grosseur d'un câble de navire, c'est un joli morceau. Ça ne pouvait pas tourner plus mal ! Il était moins cinq, oui !

Pol de Plennarch regarda tous ces hommes qui suaient sang et eau en tirant le colosse par ses branches. Reprenant son sang-froid, il leur indiqua le sens de la manœuvre, le point où il fallait enrouler la corde.

— Allons, mes braves, un peu de courage.

« Faut que je passe et avec moi les autres qui viennent derrière. Dépêchons !

— Ça donne soif, déclara quelqu'un.

Le vieil arbre mort n'y mit pas trop de mauvaise volonté. Il roula sur lui-même et fut jeté au fossé sous la poussée rageuse de ses assassins.

Alors Pol de Plennarch les gratifia d'un princier pourboire.

— Reine, ma chère Majesté, murmurait le jeune homme ayant repris son volant d'une main pendant qu'il entourait de son bras gauche le paquet de fourrure noire qui semblait ne plus remuer du tout. Vous venez de nous sauver la vie ! C'était le plus grave accident qui pouvait nous arriver et aussi le plus imprévisible pour moi. En regardant la terre on ne pense guère au ciel..., et si le ciel vous tombe dessus... Vous avez eu peur, n'est-ce pas ?

— Non, dit-elle d'une voix sourde, car il y a plus grave, mon lieutenant !

— Quoi encore ?

— Il y a que, peut-être, *le surnaturel existe !*

Il ne répondit rien, la serrant un peu contre lui, parce que cela ne pouvait vraiment pas se discuter dans un pareil moment d'émotion et surtout avec une femme nerveuse.

Ils arrivèrent vers midi et demi au vieux monastère de Sainte Chantal.

Sur l'escalier à double révolution qui ornait la façade du château, se tenaient groupés le personnel et toutes ces dames.

A droite, Mme de Soyelles, Mme de Plennarch, et leurs amies. A gauche, le jardinier, ses trois aides, les serveurs, les femmes de chambre. (Le seul cuisinier manquait parce qu'il était en train de surveiller ses rôtis.)

Tout ce monde en tenue d'apparat, très anxieux et grelottant, guettait l'auto en retard.

Quant au vice-amiral, il faisait les cent pas en avant, sur la pelouse, les mains derrière le dos, ayant sa vareuse la plus galonnée mais en proie à la plus visible des mauvaises humeurs.

— Elle ne viendra pas ! ronchonnait-il et il ajoutait, mentalement :

— Pol n'est pas un gaillard capable d'enjôler une créature de ce genre. Elle a dit : non, et il a filé sans demander son reste. Ce type-là est un glaçon !... Il n'entend rien aux actrices et ne saura jamais donner la réplique.

Le vieux galantin n'était pas capable, lui, de voir plus loin que son désir, très ordinaire, de chercher à séduire cette fille récalcitrante qui occupait ses pensées toutes les fois qu'il avait le temps de caresser son rêve de devenir le dernier des romantiques. Le métier de grand marin, conducteur d'hommes et de navires, lui laissait assez de loisirs pour chercher à se faire illusion. S'il ne représentait pas un beau soldat pouvant éblouir par sa seule prestance, il avait (ou croyait avoir), une âme de poète également partagée entre la culture de la fleur bleue et le culte moins éthéré de la petite femme.

Le malheur avait voulu qu'il eût à protéger une petite fille qu'il n'avait étudiée qu'en lui donnant des jouets ou des professeurs, c'est-à-dire en lui passant la main dans les cheveux ou en la



grondant parce qu'elle s'émancipait en injuriant ses maîtres.

Du couvent primitif au pensionnat plus sérieux elle n'avait jamais été qu'une révoltée de naissance et aussi, à son avis de père adoptif, une ingrate qui ne reconnaîtrait jamais aucune autorité encore moins par calcul que par devoir.

Quand il comprit, le pauvre homme, que la petite fille se moquait de lui malgré toute la tendresse qu'il lui témoignait, il était trop tard !

Comment se serait-il reproché cette tendresse équivoque malgré son désir de se dissimuler à lui-même le danger de ce sentiment..., tellement dramatique. Comment aurait-il pu se guérir de sa mauvaise passion puisqu'il voulait ignorer son rôle terriblement grotesque de protecteur-bourreau. Il se sentait tout de même un brave homme parce qu'il n'avait aucun remords... et que sans remords on est toujours innocent à ses propres yeux.

Comme il allait tourner encore une fois le dos à la grande avenue en faisant craquer ses doigts d'impatience, on entendit la trompe de l'auto et l'on vit la voiture, de très loin, pointer son museau clair au milieu du sable roux, et il y eut un *ah !* de générale satisfaction.

Impeccablement, l'auto ayant accompli un savant virage, s'arrêta juste en face du vice-amiral. Pol de Plennarch sauta de son siège.

— Mon commandant, fit-il avec un salut des

plus militaires, j'ai l'honneur de vous amener Mme Reine Fériat. Nous sommes, je crois, un peu en retard, mais nous avons failli recevoir un peuplier sur la capote et si nous sommes en vie c'est bien par une espèce de miracle !

Alors, au milieu des exclamations de tous ces gens qui vivaient loin des grandes routes, étant toujours aux aguets d'un événement rompant la monotonie de leur existence, il y eut un mouvement de prodigieux intérêt vers la dame, l'héroïne du miracle.

Elle sortit de la voiture, tirée par la poigne solide de son chauffeur et embarrassée qu'elle se trouvait dans la grande fourrure noire, elle apparut comme le corps très rond, soyeux, de ces gros papillons nocturnes se débattant entre des ailes sombres, bien trop lourdes pour eux, de ces terribles papillons de nuit qui font peur et, qui tournoient, ayant peur eux-même sans voir autre chose que la lumière d'une lampe où ils iront se brûler.

— Mademoiselle Fériat, soyez la bienvenue dans notre paisible maison, déclara solennellement Mme de Soyelles qui ne voulait pas laisser à l'amiral le soin de recevoir à sa place. Nous tâcherons de vous faire oublier ce terrible accident et vos fatigues de la vie parisienne pendant les quelques heures que vous passerez chez nous. Vous êtes ici dans une sainte demeure où nous ne pensons plus aux fastes du siècle et où nous

ne recevons que ceux qui veulent bien s'unir à nous, la nuit de Noël, pour prier pour les pécheurs et les pauvres.

Reine Fériat, toute palpitante encore dans l'ampleur de sa fourrure d'ours dont Pol de Plennarch essayait de la débarrasser, répondit de sa belle voix de contralto :

— Je vous remercie, Madame, de ne pas me trouver trop indigne de me joindre à vous pour la messe de minuit, mais sans mon nouveau protecteur, je n'aurais jamais osé venir (et, comme tout le monde se haussait sur les pointes en se demandant quel était ce nouveau protecteur, après, bien entendu, le vice-amiral, Reine Fériat ajouta) : Voici l'*anneau de Saturne* !

Lequel anneau magique se balançait au bout de sa chaînette d'argent.

Pour une entrée en scène, c'était assez réussi. La redoutable créature savait décidément jouer tous les rôles, y compris celui de la *vamp* de cinéma.

Ce fut un tel élan de curiosité qu'on faillit en oublier la *vamp* elle-même...

Au déjeuner on eut une recrudescence de questions et Pol de Plennarch dut narrer au moins plusieurs fois l'histoire du grand peuplier.

Tout de suite, deux clans se formèrent.

Celui qui tenait pour la vertu du talisman.

Celui qui redoutait toute accointance avec un fétiche. Cette espèce de sorcellerie venue de trop

loin pour être clairement appréciée n'était-elle pas incompatible avec la sainteté du lieu où Sainte Chantal avait respiré ?

L'amiral, naturellement, raconta des histoires qui troublèrent de plus en plus ces dames.

Tour à tour, après le déjeuner, elles tinrent à recevoir la visite en particulier de la propriétaire dudit talisman. Quelques-unes faisaient de petits cris en y touchant et d'autres, avant de s'approcher, se signaient les yeux clos de frayeur.

Quand Reine fut en présence de Mme de Plennarch, elle se tint sur ses gardes, un peu intimidée par cette grande personne dont les yeux de mauves fanées semblaient très doux mais toisaient cependant avec une secrète impertinence :

— Je ne crois pas du tout aux anneaux magiques, moi, Mademoiselle ! Et puisque nous voici entre nous, je vous dirai ce que je pense : c'est certainement mon frère qui a dû vous le donner. Ce vieil étourneau commettrait des crimes contre la providence pour obtenir les bonnes grâces d'une jolie personne. Voyons, nous sommes seules, ici, chez moi. Dites-moi la vérité, vous êtes trop charmante pour ne pas avoir tous les droits et c'est bien le vôtre de recevoir tous les hommages. Vous êtes libre. Je vous ai fait envoyer mon fils pour ménager un peu la réputation de mon frère qui perd facilement le nord en sa qualité de poète. Nous sommes entre femmes, soyez assurée de ma discrétion. Je ne

crois pas du tout à cette fable du billet perdu. On ne perd pas un billet de loterie quand on l'a payé cent francs !

Reine Fériat s'était assise en face de la dame qui se serrait frileusement dans son châle de laine violet et elle l'examinait à son tour avec une certaine appréhension. Elle était la plus jeune mais elle avait la priorité de la souffrance et elle connaissait l'amertume de la vie marquée par une fatalité que rien ne pouvait effacer, pas même le don d'inestimables trésors.

Elle regardait alternativement la dame en deuil et le merveilleux paysage du parc, derrière les vitres claires, cette longue allée ruchée de buis et là-bas ce ciel gris, opalin, qui semblait contenir sous une épaisseur molle d'ouate l'énorme bijou du soleil. Et il faisait chaud autour d'elle, d'une chaleur n'ayant jamais régné dans sa mansarde malgré toutes les promesses de rayons que pouvaient lui réserver les nuages de Paris.

Elle répondit posément, sans se départir, de son ton respectueux :

— Non, Madame, M. votre frère ne m'a pas donné l'*anneau de Saturne*. Il ne faut pas lui faire l'injure de le compromettre dans sa mission de grand protecteur des pupilles de la Marine. Il ne trahirait pas la cause... des pilotes ! Car c'est un pilote qui l'a chargé de diriger cette loterie en l'instituant son légataire, puisque la légende veut

qu'on en hérite ou qu'on le gagne. On ne peut, il vous l'a dit lui-même, ni l'acheter ni le vendre encore moins le donner...

— Peut-on le voler ? questionna la voix de plus en plus douce de Berthe de Plennarch.

— Ça, je n'en sais rien, répliqua Reine Fériat, un peu étonnée de voir qu'une très respectable bourgeoise eût l'idée d'un vol comme d'une chose naturelle.

Ces femmes du meilleur monde ont quelquefois des excès de langage assez curieux.

Elle reprit après un instant de silence pesant sur elle comme un soupçon :

— Personnellement, je ne tenais pas à le gagner, je vous assure et... d'autre part, je ne suis pas assez riche pour m'offrir cette chance, la chance d'un gain inutile en dépensant une somme pareille. Je l'ai bien ramassé par terre. Le hasard a dirigé les événements et je commence à croire qu'il y a au-dessus de tous les événements, une protection mystérieuse...

— Vous croyez en Dieu, vous ? interjeta Berthe de Plennarch.

La voix eut, malgré sa réserve polie, une telle inflexion de mépris que Reine Fériat se sentit glacée jusqu'aux moelles.

— Et pourquoi pas ? fit-elle de sa voix brusquement faubourienne. Est-ce que Dieu ferait partie des privilèges de la fortune ?

Mme de Plennarch eut alors l'intuition du dan-

ger social que pouvait devenir cette jeune femme d'allures très indépendantes.

Elle répondit, fermant à demi ses yeux couleur de mauves sèches.

— Mademoiselle Fériat, je suis très inquiète pour vous de ce don de la providence parce qu'il peut vous attirer des ennuis dont le premier est de vous faire des envieux. (Et changeant de sujet, elle ajouta) : Qu'allez-vous nous dire ce soir, à notre réveillon ? Mon frère vous a-t-il donné un autre rôle que celui du petit mousse coupable ? Ici, vous le devinez, n'est-ce pas, on est un peu prude et la scène de la sirène entraînant le pauvre garçon sous les flots, ne passerait pas.

— Je le pense bien, Madame. Les poètes ne sont jamais à court quand il s'agit d'embellir la vie : il y aura un mouton...

— Comment, un mouton ?

— Oui. L'agneau de la crèche apporté par un berger de circonstance, lequel agneau bêlera des choses de ce genre (et Reine Fériat se haussant tout à coup dans une attitude de grand style, proféra cette strophe bizarre) :

*Si j'ai tondu le pré du grand champ des étoiles,
C'est pour vous apporter une gerbe de lis,
Que j'ai ravis là-haut, dans les plis de ses voiles,
A Madame Chantal qui les aura bénis.*

L'ANNEAU DE SATURNE

Un peu ahurie, Berthe de Plennarch, ne sut pas s'il était nécessaire d'applaudir l'actrice ou de blâmer l'irruption de ce mouton, sans doute enragé, dans le sanctuaire de leur dame patronnesse.





VII

Enfin, Mademoiselle, je ne puis affirmer qu'une chose c'est que, moi, j'ai vendu à mon cousin, Pol de Plennarch, le billet numéro 19, celui-là même qui a gagné l'*anneau de Saturne*.

Les deux jeunes femmes en présence dans le grand salon de réception de l'abbaye de Sainte Chantal, étaient seules en attendant qu'on fît la répétition annoncée. Et elles se mesuraient des yeux presque sans se voir, car le crépuscule de

ce jour de neige assombrissait tout autour d'elle.

À droite, sous un voile de fils d'or et d'argent se dressait le fantôme scintillant de l'arbre de Noël encombré de fleurs et de fruits de toutes les nuances et, à gauche, un rideau mystérieux drapait une estrade, laquelle estrade destinée à représenter une scène théâtrale, *le plateau*, n'était autre qu'une très ancienne tribune de prédicateur. L'immense salle, dite salle du *Chapitre*, se meublait de bancs et de chaises qu'on avait entassés pour contenir une foule.

Mlle Marthe de Soyelles venait à peine d'arriver avec sa mère et le temps de changer sa robe de voyage pour le costume bleu nattier qu'elle portait à la soirée de gala de la Marine, elle s'était précipitée du côté où elle savait rencontrer celle qu'elle considérait maintenant comme l'ennemie.

Reine Fériat comprit tout de suite.

Il fallait se garer et *le garer* d'un petit scandale sentimental en prenant sur elle le poids du mensonge.

Au fond, cette fille de trente ans, élevée à la dure école de la bienfaisance, était une singulière créature, une espèce de vieux philosophe déguisé en femme, incapable de céder pour un bénéfice quelconque mais très capable de pitié comme peuvent en avoir les vrais indifférents qui n'attendent plus rien de la part des hommes. Elle était vraiment une sectaire, une femme de l'âge

de la pénitence et si elle ne redoutait pas le scandale pour elle, peut-être avait-elle ses raisons pour ne pas vouloir l'infliger aux autres. Il y allait, en ce moment de crépuscule d'hiver, de son orgueil d'indépendante et elle avait en face de cet orgueil, cette pauvre petite vanité d'une gamine éprise du beau lieutenant de marine, ce jeune étourdi probablement aussi étourdi que le vieil officier supérieur amoureux d'une actrice sachant dire ses vers ! Reine Fériat ne voulait pas se servir de ces soldats, ses ennemis nés à elle ! Et il lui semblait tellement plus amusant de ne pas daigner s'apercevoir de l'honneur qu'on lui faisait.

— Mademoiselle, murmura-t-elle très doucement, je ne conteste pas le fait, seulement pourquoi ne voulez-vous pas que M. de Plennarch ait perdu ce billet ?

— Parce que, se récria Marthe d'une voix fêlée par la colère, on ne perd pas ainsi un billet qu'on venait de m'acheter à moi et que l'on a serré précieusement dans sa poitrine. Je l'ai vu mettre ce numéro dans son portefeuille, là, sur son cœur. Non, il n'a pas perdu ce numéro... j'en suis certaine.

— Mademoiselle, soupira Reine Fériat, tout se perd, tout s'oublie... et tout se retrouve... hélas ! quand il est trop tard. Dès que j'ai su que ce billet appartenait à M. de Plennarch... j'ai voulu...

A ce moment un domestique chargé de vérifier

le bon fonctionnement de l'illumination future de l'arbre de Noël, vint presser les boutons sans même faire attention aux deux jeunes femmes dressées l'une devant l'autre.

Reine Fériat qui attendait le vice-amiral pour une dernière mise au point et qui était dans un costume des plus ordinaires, put contempler la jeune fille en robe de soie bleue. Celle-ci se piétait comme un bel oiseau au plumage rutilant, à la huppe d'or, aux yeux d'escarboucles et tant il est vrai que la toilette, chez les femmes inexpérimentées, influe toujours sur leurs propos, le bel oiseau ajouta un méchant coup de bec à son ramage puéril :

— Vous ne pensez pas tout de même que je puisse croire un seul instant que Pol de Plenarch vous l'ait donné !

Il y eut un silence.

Le vice-amiral vint rejoindre son interprète, entra en se frottant les mains :

— Superbe, cet arbre ! Bonsoir, Mademoiselle Marthe, vous êtes jolie comme l'aurore en pleine nuit, je vous salue bien. Dis donc, ma petite Reine, as-tu noté de prendre un temps entre les deux derniers vers pour bien détacher l'effet à produire ? Nous sommes ici chez Mme de Chantal, ne l'oublions pas.

— Ne vous en faites pas, mon oncle ! dit Reine reprenant sa voix gouailleuse du mousse redevenu insolent en présence du cher Maître, nous

y mettrons tout le temps qu'il faudra pour scandaliser ces dames et particulièrement ces demoiselles qui s'imaginent que les hommes sont des animaux conscients.

Pourquoi disait-elle ça ? Était-ce un dépit ou une leçon ?

Marthe de Soyelles perdant toute retenue parce qu'elle voyait en face d'elle et sous une lumière terriblement crue cette pauvre diablesse élevée par charité, ayant roulé dans les coulisses de la bohème et surtout entachée d'on ne savait quelle infamie dès sa naissance :

— Excusez-moi, monsieur Jeanrouy, si je tiens, moi, à bien souligner une erreur de la part de votre interprète, mais je crois que votre neveu n'a pas perdu l'*anneau de Saturne*, au moins volontairement.

— Comment ça ? fit le vice-amiral qui adorait les complications romanesques et les histoires de femmes. Décidément, on marche de surprise en surprise avec cette bague du diable...

Le bel oiseau bleu se lissait les plumes et se souriait à lui-même, pensant qu'il touchait à un triomphe définitif.

— Donc, fit tranquillement Reine Fériat, il ne reste plus qu'à m'accuser de le lui avoir pris...

— Tu es folle ! s'exclama le vieux poète commençant à trouver que ces deux petites filles allaient un peu trop loin. Il croyait que Reine

Fériat était foncièrement mal élevée mais pas malhonnête. Non seulement elle ne prenait rien à personne mais elle n'acceptait même pas ce qui lui était dû. Quant à Marthe de Soyelles, cette jolie blonde amoureuse de son porte-fanion, elle était en train de s'affoler parce qu'il avait envoyé le dit porte-fanion chercher *la vedette*.

L'amour le plus pur, le plus naïf, ne va pas sans une jalousie intempestive. Il pirouetta en se frottant les mains. Rien ne lui paraissait plus excitant que ces petites scènes comiques vécues entre les actes de son drame, le drame en vers, le sien, le seul, le vrai ! Certes, il n'avait pas voulu cela mais il avait presque envie de mettre de l'huile sur le feu...

Sa sœur entra, suivie de son grand fils. Elle aussi arborait sa belle robe du gala de la Marine et elle portait, en outre, son fameux sautoir de perles fines n'ayant plus peur de le perdre dans les hôtels parisiens. Ici elle était chez elle.

— Mais, fais donc attention, Pol, dit-elle de sa voix douce devenant suraiguë, tu marches sur mes dentelles !

— Pardon, maman ! dit le grand garçon plein de déférence, en tenue impeccable, des gants d'ordonnance tout neufs à sa main droite. On y voit fort mal dans ces corridors de vieux monastère.

Et souriant à Reine Fériat :

— Nous nous risquons ici pour entendre le...

comment dites-vous ?... *le raccord*. Est-ce bien le mot, madame Reine ?

Haletante, les mains crispées sur l'hortensia rose de sa ceinture, Marthe de Soyelles le regardait intensément et comme elle était vraiment très jolie, un peu émouvante avec son naïf amour qui lui sortait par les yeux, il alla vers elle qu'il n'avait pas encore rencontrée, lui prit les mains qu'il baisa respectueusement.

— Mes hommages, Mademoiselle, nous voici de nouveau sous le charme... de *l'anneau de Saturne* ?

— Que vous avez perdu, Monsieur !

Ne doutant pas un instant que la vérité fut découverte, il dit, du ton léger de celui qui, pris jusqu'aux moelles par le sentiment le plus égoïste de tous ne s'aperçoit même pas du même sentiment chez l'autre :

— Mais oui, Mademoiselle, je l'ai perdu en l'offrant à la reine... de la fête parce que je n'avais que ma chance à lui offrir et je ne la regrette pas. Je suis tellement heureux de ce hasard qui ressemble à un miracle.

L'amiral eut une violente crispation de ses deux poings et pensa : « *Ils avaient menti tous les deux !* »

Berthe de Plennarch pâlit jusqu'à en devenir verte.

Et la pauvre Marthe de Soyelles salua subitement comme si elle allait tomber. Elle eut pour-

tant la force d'éclater de rire en se dirigeant vers la porte. Était-ce un éclat de rire ou un éternuement ?

— Enchaînons ! fit Reine Fériat en haussant les épaules devant ce spectacle qu'au fond elle déplorait parce que, consciente, elle redoutait les inconsciences voisines.

Et elle sauta sur l'estrade, où elle rencontra, face à face, la tête d'un évangéliste durement sculpté dans du bois, qui avait l'air de dire : « A nous deux ! »

Reine Fériat fut, réellement, cette nuit encore, la reine de la fête. Prise d'un étrange besoin de s'étourdir, elle se multiplia et se donna tout entière à son rôle de vedette qui sait son métier, le très périlleux métier de plaire.

Elle dit des fables pour les enfants, fit apparaître l'agneau bêlant pour les grandes personnes sans trop de ridicule et elle enchantait les vieilles filles en leur fredonnant des romances de leur jeunesse, du temps où elles espéraient que le prince Charmant viendrait les éveiller de leur sommeil virginal.

Mais où elle trouva son meilleur succès ce fut à la chapelle quand elle y chanta un *Noël* de Fauré, parce que Mlle Marthe de Soyelles, souffrante, se fit excuser. La belle jeune fille blonde, une musicienne accomplie, disait-on, devait tenir l'harmonium. Or, saisie d'une soudaine attaque de grippe, elle se confina dans sa chambre pen-

dant que se lamentait sa mère à propos de cette solennité manquée. Était-ce caprice de sa part ou un vrai rhume pris à la suite de ce voyage dans la neige pourtant en luxueuse conduite intérieure? Au sujet du Noël, avant le dîner, il y eut un long conciliabule chez Mme de Plennarch.

Le vice-amiral était d'une humeur de dogue.

Sa sœur serrait les lèvres sur un secret qu'elle n'avouait pas comme on garde en sa bourse une mauvaise pièce qu'on ne montrera qu'à la dernière extrémité, c'est-à-dire le jour où il faudra bien s'en servir faute de meilleure monnaie.

Mme de Soyelles partagée entre ses devoirs de maîtresse de maison et une contrariété très intime, demeurait perplexe. Fallait-il accepter ce qu'on lui offrait ou fallait-il se passer du morceau de résistance... une nuit pareille?

Reine Fériat, toujours mise en demeure de s'asseoir sur la sellette déclara, d'un ton de petite fille qui promet d'être bien sage :

— Si vous avez confiance en moi, Madame, je vous chanterai ce Noël et je ferai de mon mieux pour remplacer une personne certainement plus entraînée que moi à ce genre d'exercice. J'ai été élevée dans un couvent où je le chantais presque toujours sans être accompagnée. (Elle ajouta, retrouvant sa raillerie de gavroche parisien) : Le mouton de M. l'Amiral va bien cueillir des lis dans la prairie céleste. Je peux, jusqu'à un cer-

tain point, moi, la brebis galeuse, me hausser jusqu'au ton du cantique !...

C'était toujours une surprise de l'entendre dire du mal d'elle avant même qu'on eût insinué des choses désagréables. Etrange modestie ! Ou peut-être infernal aplomb ?

On se regardait sans oser conclure.

L'amiral faisait les gros yeux à sa protégée.

Mme de Plennarch tournait la tête en tirant nerveusement sur son sautoir de perles.

Et Mme de Soyelles se sentait, elle, abominablement tiraillée entre le désir d'observer le programme à la lettre ou la nécessité de respecter le chagrin mystérieux de *la rivale*.

— Mais vous avez donc tous les talents ? minaуда-t-elle fort embarrassée.

— Non, Madame, répondit le plus naturellement du monde Reine Fériat, mais je connais mon devoir d'actrice quand il s'agit de remplacer au pied levé une camarade indisposée et si vous n'avez pas mieux que moi...

Mme de Soyelles pensant à son métier de nouvelle pauvre consistant à tenir une pension de famille, se dit qu'elle devait accepter au nom de la solennité qu'on préparait. Elle demanda seulement à consulter... son confesseur, en l'espèce un brave jésuite ayant trouvé chez ces dames de Sainte Chantal, toutes laïques et profanes qu'elles puissent être, un nid douillet où le confessionnal semblait plutôt une sinécure qu'un sacerdoce.

On était réuni chez Mme de Plennarch qui occupait l'une des plus belles chambres du monastère modèle, et Reine assise aux pieds de la dame de céans sur un siège bas, avait l'air d'un bizarre animal noir blotti frileusement dans un refuge où il ne restera pas, s'attendant au coup de fouet final qui l'en délogera pour toujours.

Mme de Soyelles revint en ramenant un grand vieillard couronné de neige, sorte de bonhomme Noël, un peu triste, encore très droit, n'ayant absolument rien, du reste, d'un père fouettard.

Il sourit paternellement à cette jeune femme presque mise à genou devant ces dames qu'il devenait rien moins qu'indulgentes.

— C'est vous, mon enfant, demanda-t-il, qui voulez chanter à la chapelle ?

— Si vous le permettez, oui, mon père.

Etonné par cette voix pénétrante qui le charmait sans qu'il sût bien pourquoi, peut-être flatté de s'entendre appelé *mon père* par cette créature qu'on lui disait représenter un objet de perdition, il constata qu'elle connaissait pourtant les usages.

— Eh bien, Madame, fit-il n'osant pas compromettre sa médiation par pure politesse, nous pourrions aller à la chapelle pour en juger.

— C'est trop naturel, répliqua Reine se levant d'un mouvement de souple obéissance.

Et ce petit cénacle des plus hostiles à la nouvelle catéchumène, se dirigea vers la chapelle du

château parce que c'était enfin une épreuve définitive. On espérait bien qu'elle aurait un de ces gestes de théâtre qui la ferait mettre immédiatement à l'index par le vieux confesseur s'opposant aux pompes de Satan.

La chapelle était une très ancienne construction, tout ce qui demeurait de vraiment solide du couvent de Sainte Chantal. Le château, plusieurs fois restauré en plusieurs siècles paraissait moderne à côté de ce coin sombre, humide, genre cachot. On y entra, cependant, de plain-pied par la grande porte du salon et on sentait qu'aux époques lointaines où cet oratoire avait été édifié, on ne séparait jamais les cérémonies officielles de la cérémonie religieuse. Il y avait, comme passage d'une atmosphère à une autre, une sorte d'antichambre, une petite voûte obscure, meublée d'une coupe de marbre noir, un bénitier, puis à deux battants la porte, cloutée de fer, s'ouvrit sur une lumière éblouissante des guirlandes d'ampoules électriques qu'on alluma en l'honneur de cette... préparation aux pompes de Satan.

Sans aucun embarras, Reine Fériat gagna l'harmonium où s'était installée Mme de Soyelles qui préludait.

L'amiral, front découvert, terriblement inquiet, se tint derrière elle pendant que sa sœur s'agenouillait sur un prie-Dieu avec un grand froufrou de jupes. Pol de Plennarch n'était pas là,

s'étant éclipsé par discrétion du fameux conciliabule. Sa mère respirait, espérant bien que cela tournerait mal.

Reine chanta, d'une voix qu'elle contenait mais ronde, pleine, grave à souhait. Ce n'était pas ce qu'elle pouvait chanter qui impressionnait son auditoire, c'était cet accent prenant, poignant, cette manière de proférer les mots les plus simples en leur communiquant une inflexion de profonde mélancolie retentissant dans le cerveau, sinon le cœur de ceux qui l'écoutaient en les forçant à oublier non seulement la diseuse, mais encore sa situation de dangereuse illusionniste.

Quand elle eut fini, le prêtre leva la main sur elle comme pour une bénédiction en murmurant :

— Que Dieu pardonne à votre métier, mon enfant, puisqu'il permet que vous sachiez si bien vous en servir pour sa plus grande gloire.

— Et elle n'a pas donné toute sa voix ! déclara l'amiral triomphant, car tout ce qui pourrait venir de Reine, sa pupille, lui paraissait son propre bien, un effet de sa propre gloire à lui, le poète soldat !

Quand, dans la nuit, au milieu de cette messe féerique dominée par la somptueuse vision de Notre Dame de Chantal, en long manteau de cour, le front couronné de l'auréole, et de tous ses enfants recueillis dans l'attente des jouets brillants, des fruits de *l'arbre*, cette voix s'em-

para de l'assistance, ce fut peut-être un moment d'émotion inoubliable. Les haines désarmaient, les soupçons s'évanouissaient...

... et le grand officier de marine, debout, près du bénitier de marbre noir de l'entrée de la chapelle, parce qu'il n'avait pas trouvé de place où qu'il n'avait pas voulu en chercher, le portefanion du vice-amiral se demandait, en proie à un véritable battement de cœur :

— Qui est-ce ? A qui appartient-elle ? Quand est-elle sincère ? Comme je voudrais donc la connaître ? Après l'avoir entendue comment ferai-je pour l'oublier ?

Mme de Plennarch de plus en plus mortifiée par l'humilité railleuse de cette *vamp* d'une indifférence égalant le pire orgueil consulta le père jésuite, son confesseur :

— Enfin, mon père, qu'en pensez-vous... en dehors de toute cérémonie ? Est-ce naturel cette fille tombée d'on ne sait où ayant ensorcelé à la fois l'oncle et le neveu, cette espèce de clown capable de prendre toutes les attitudes sans même se donner la peine de se costumer proprement car elle est mise comme une mendiante dans la vie comme au théâtre, pas même la coquetterie de se maquiller, on lui donnerait l'aumône si on la rencontrait dans la rue avec ses habits de voyou...

— Ce que je pense, répondit le prêtre hochant le front, c'est qu'elle est peut-être la plus redou-

L'ANNEAU DE SATURNE

table des puissances, celle qui n'a pas besoin des artifices d'Eve pour séduire, celle qui a tout emprunté au serpent et, Dieu veuille que je me trompe, celle qui est : *la puissance du Verbe !*





VIII

Quand ce fut évaporé l'encens de la messe de minuit, l'odeur des gourmandises du souper et que les longs échos de la joie des enfants eurent fini de retentir sous les voûtes du monastère, Mme Berthe de Plennarch demeura songeuse en écoutant s'éloigner les dernières voitures des invités.

Elle attendait chez elle son fils qui, lui, était resté encore un jour, son congé le lui permettant.

Il avait dû laisser son oncle reconduire à Paris la propriétaire de *l'anneau de Saturne* et il avait

deviné à la froideur de la poignée de main du parent ou du chef, que l'homme se montrait aussi mécontent que l'officier supérieur. Il n'avait même pas pu dire un mot à la jeune femme en dehors de ce témoin importun.

Très habitué à dissimuler ses impressions par esprit de corps il savait bien qu'on chercherait à le questionner sur l'aventure un peu trouble de ce numéro donné, mais il était fermement résolu à ne pas mentir plus avant. Il se découvrait un nouvel état d'âme en révolte contre tous les complots mondains.

Il entra chez sa mère où brûlait un discret feu de bois et vint s'asseoir à ses pieds, comme Reine Fériat s'y était assise, la veille, sur la sellette, ce petit pouf bas qui le contraignit à étendre ses longues jambes dans une attitude très inconmode.

— J'ai à te parler sérieusement, mon cher enfant, soupira Berthe de Plennarch, tu vas repartir encore pour quelques mois et dans nos lettres il nous est bien difficile de traiter à fond certain sujet. Je sais que tu es absolument opposé à mes idées sur le mariage, pourtant il faudrait y penser tant que tu as l'espoir d'un rapide avancement. Si ton oncle venait à te manquer, je ne verrais pas ton avenir sous de bien brillantes couleurs. Te doutes-tu, Pol, que mon frère tient en ce moment tes prochains galons dans sa main ?

— Je crois, ma chère maman, que je les tiens

aussi de la même manière car, enfin, je fais mon devoir de marin du mieux qu'il m'est possible de l'accomplir. En doutez-vous ?

— Non, Pol, je te connais, tu es un garçon sérieux et tes états de service ne laissent rien à désirer, mais sans protection qui peut se vanter, aujourd'hui, d'arriver à des postes importants ? Tant que tu ne seras pas commandant de vaisseau je ne serai pas tranquille, or, en dehors de la haute protection de ton oncle il n'y aurait que la guerre qui menace toujours et qui n'arrive jamais...

— Vous ne le regrettez pas ? fit le jeune homme en ramenant sa jambe commençant à brûler devant ce feu de veuve, et l'entourant de ses deux gants d'ordonnance.

— Pol, je voudrais te voir casé de toutes les façons et avant toutes les catastrophes qui nous menacent. Nous vivons à une époque de bouleversements moraux qui précèdent un bouleversement physique inévitable. Je ne sais pas si on se battra sur mer mais je suis certaine qu'on se battra dans les rues. Mais oui, il vaudrait mieux la guerre avec un ennemi, n'importe lequel, je t'assure, que la guerre civile... puisqu'il faut une guerre...

— Pourquoi faut-il des guerres ? murmura le jeune homme qui semblait rêver tout haut.

Elle eut un tressaillement involontaire en le regardant attentivement. Comment, lui, ce grand

garçon pouvait-il douter de cette vérité-là ? Il y en avait toujours eu. Et c'était avec des combats triomphants (ou simplement désastreux) que la gloire des armées, de n'importe quelle armée, était faite. Malgré l'admiration maternelle qu'elle éprouvait pour l'idole que lui représentait son fils, sa seule raison de vivre, elle ne concevait pourtant pas pour lui un autre métier que celui des armes.

— Pol, reprit-elle, ne me blâme pas de te vouloir caser en prévoyant mon départ de ce monde. Avant n'importe quelle guerre, il y a les hostilités avec ton oncle. Je n'ai pas à ménager les expressions entre nous. C'est un vieil étourneau, un détraqué qui a les plus bizarres fantaisies et ce que je lui reproche surtout c'est de te donner les plus mauvais exemples. Sa conduite est ridicule et scandaleuse à tous les points de vue. Très près de sa retraite on dirait qu'il ne sait qu'inventer pour attirer sur lui l'attention des pouvoirs publics.

— Je suis un peu de votre avis, ma chère maman, mais ce n'est pas de ma faute. Encore moins de la vôtre. En tous les cas, il est absolument libre. Qui sait si l'homme, réduit jadis par une discipline de fer, ne cherche pas à s'émanciper lorsqu'il peut enfin s'en échapper.

— Ce qui a manqué à ton oncle, c'est un amour sincère, le dévouement d'une femme, un mariage conforme à son rang et à ses goûts. Ce vieux

garçon taquine la muse parce qu'il a envie de s'amuser avec une actrice, voilà tout.

— Et vous croyez que marié indissolublement avec une très bonne bourgeoise il aurait été plus sage ?

— Oui ! En tous les cas, il se serait moins affiché.

— Vous le croyez donc amoureux pour de bon ? Alors, pourquoi ne l'épouse-t-il pas ? Le savez-vous ?

Cette fois Berthe de Plennarch eut un geste d'indignation.

— Épouser cette fille-là ? Qui n'est même pas une célébrité ! Mais je ne veux pas me mêler de ce que je ne sais pas ni ne veux savoir. Je t'en supplie, revenons à nos moutons, il ne faut pas tout de même en éloigner un du bercail alors qu'il n'a rien fait pour mériter ton mépris (elle eut un sourire triste) : Le vrai petit agneau sacrifié ici, tu le connais...

— Qui ça ?

— Marthe de Soyelles.

— Je ne comprends pas, chère maman ?

Et Pol de Plennarch leva sur sa mère le regard le plus franc et le plus candide qu'un homme, cependant prévenu, puisse lever sur une femme.

— Si, tu comprends très bien ! Je trouve, moi, que cette ravissante jeune fille te fait beaucoup d'honneur en t'ayant choisi entre tous les jeunes gens qui tournent autour d'elle et j'avais cru,

j'avais espéré que tu la remarquerais à ton tour. Je t'en prie ne me raconte pas qu'elle te déplait car elle a tout ce qui peut plaire à un garçon de ton âge et de ton rang. Il ne faut jamais dédaigner un grand et bel amour car ça ne se rencontre pas deux fois dans une vie. Enfin, pourquoi ne veux-tu pas t'en occuper ?

Pol de Plennarch commençait à se rôtir à ce feu de bois, de solides braises de chêne qui semblaient à se recouvrir d'un voile de cendres devenir d'autant plus ardentes qu'elles n'extériorisaient plus d'étincelles. Il se leva d'un bond.

— Maman, ne revenons pas sur ce sujet, je vous en prie. Vous connaissez mes idées : le plus simple de tous les devoirs, quand on est appelé à se battre et c'est vous même qui évoquez cette éventualité, c'est de ne pas fonder une famille. Je suis sur mer et souvent sur les plus lointaines mers presque toute l'année. A l'exception de trois ou quatre congés, toujours à la merci, justement, de quelques péripéties politiques. Il faudrait vraiment, et c'est mon cas, ne pas aimer du tout la femme en question pour l'abandonner à elle-même durant toute son existence. Non et non, si je voulais me marier, si j'aimais assez une jeune fille pour l'épouser je commencerais par donner ma démission...

Berthe de Plennarch sursauta et à son tour eut envie de se lever :

— Ça, par exemple, ce serait de la démence !

Tu as de la fortune, elle aussi. On peut toujours s'arranger une vie agréable en attendant les occasions de se retrouver plus fréquemment quand on est bien noté ce qui est ta chance. Le devoir c'est d'avoir des enfants d'abord et quand on est riche, la femme de l'officier de Marine qui élève ses enfants avec tout le confort désirable peut attendre son mari en prenant patience. Je me suis même laissé dire que ces retours au foyer conjugal sont une des raisons qui font des bons ménages car les longs tête-à-tête sont souvent des causes de mésintelligences.

« ... Enfin, oui ou non, Marthe de Soyelles te déplaît ? Et pourquoi ?

— Marthe de Soyelles ne me déplaît en aucune façon. Elle est fort jolie et je la crois remplie de qualités mais je ne l'aime pas. Or, je suis incapable de me lier à une femme pour le seul amour... du mariage !

Très agacé par la tournure que prenait la conversation, Pol arpentait le tapis pour se dégourdir les jambes et pour secouer cette espèce d'envoûtement que sa mère exerçait toujours sur lui quand elle lui parlait d'une voix proche des larmes.

— Voyons, maman, réfléchissez ! Si peu que vous sachiez ce que c'est qu'un homme, je ne vais pas me marier dans l'unique but de vous être agréable.

— Tu n'aimes pas ailleurs ?

— Non, maman, je me sens simplement de plus en plus amoureux de ma liberté.

— Est-ce que tu te doutes de ce qui nous menace en ce moment, mon cher enfant, car moi j'y vois fort clair dans le jeu de ce vieil étourneau. Il est à un âge où, justement, quand on n'a pas eu la sagesse de se marier plus tôt on prend un coup de tête pour un coup de cœur, on s'attendrit sur soi et sur l'autre, on finit mal parce qu'on n'a pas su commencer par le mariage de raison.

— Qu'est-ce que vous entendez par finir mal ?

— Je ne prétends pas qu'il finira par le mariage de raison mais peut-être par le mariage d'amour, le comble du ridicule à son âge !

Il y eut un silence.

— Maman, dit d'un ton sourd Pol de Plennarchi, mon oncle ne peut pas, ne pourra jamais épouser Reine Fériat.

— Je l'espère bien. Il n'est pas encore assez mûr. Il ne raisonne déjà plus puisqu'il lui sacrifie sa dignité de chef et devient la fable de tous ses officiers. J'en ai entendu de toutes les couleurs à la soirée du gala...

— Non ! Non ! Il ne l'épousera jamais. Reine Fériat n'y consentirait pas ! Et le jeune homme eut un geste d'horreur.

— Alors, il y a encore autre chose contre elle ?

— Non, contre lui...

Pol de Plennarch s'arrêta brusquement devant sa mère.

— Mon oncle ne vous en a jamais parlé ?

— Je ne permets tout de même pas à mon frère de me parler de ses fredaines. C'est assez, je pense, de les deviner.

Il y eut un silence. Le jeune homme se demandait s'il avait le droit de raconter ce qu'un soir, au restaurant, à Paris, dans l'intimité de quelques coupes de champagne partagées, son oncle lui avait révélé. C'était, comme le disait *le vieil étourneau*, un drame noir, une de ces fatalités qui se relient aux fatalités antiques tant il est vrai que les situations que peut créer la violence sont presque toujours aussi redoutables pour les innocents que pour les coupables. Et pouvait-il confier cela, même sous le sceau du secret, à cette femme qui n'y comprendrait rien et qui, surtout, était l'ennemie de Reine Fériat simplement parce qu'elle était l'amie de la marquise de Soyelles, grand'mère de Marthe ?

Berthe de Plennarch remit de l'ordre dans son feu s'éteignant derrière le garde-étincelle sous son voile de cendres blanches. Tout en penchant la tête sur ces braises qu'elle ravivait, elle murmura, presque heureuse de penser que ce n'était que cela :

— Voyons ? Je puis tout entendre ! Est-ce que par hasard elle serait déjà sa maîtresse ?

Le jeune homme étirait ses gants. Ce qu'il redoutait le plus c'était, justement, le jugement téméraire de ces dames dont le péché mignon consistait à inventer ce qu'elles ne savaient pas.

— Non, maman, fit-il d'un ton subitement grave, Reine Fériat n'est pas, ne sera jamais ni la maîtresse ni la femme de mon oncle, je puis vous l'affirmer parce que en 1916 le capitaine Jeanrouy qui commandait le *Squale* a fait fusiller son père...

Berthe de Plennarch se dressa, debout, si pâle qu'on aurait pu craindre de la voir retomber évanouie.

— Pol! Mon Dieu! Que me dis-tu? Fusiller son père?... Pourquoi?

— C'est difficile à vous expliquer, maman! Nous en étions, en ce temps-là, aux sanctions expéditives. Vous devinez bien que l'on peut juger en cas de guerre tout autrement que l'on jugerait en temps de paix. Vous connaissez la terrible histoire de Mata-Hari, l'espionne, et celle plus terrible encore de cet homme qui ne fut peut-être que l'intermédiaire très maladroit d'un certain trafiquant d'armes. En ces temps de... pestes intellectuelles il y avait des journalistes qui aboyaient tous les jours « des canons, des munitions ». Et d'autres gens qui auraient voulu, bien au contraire, enrayer le char de la guerre, des gens qui pour freiner mettaient leur propre corps sous les roues... je ne sais trop comment vous amener

à juger plus tranquillement ces sortes de fous qui se sacrifiaient à une marotte qu'on appelait : *le pacifisme*. Je suis trop jeune encore pour avoir tout lu ce qui fut écrit à ce sujet, mais je dois reconnaître que le récit de mon oncle ne s'effacera jamais de ma mémoire. Le père de Reine Fériat ne voulait pas, n'admettait pas qu'on fit la guerre et se sacrifiait à son idée fixe, il refusa de... de tirer sur les ennemis. Voilà !

Pol de Plennarch marchait dans la chambre de sa mère comme un animal qui se trouve tout à coup encagé ! Par quoi ? Il n'aurait su se l'expliquer à lui-même. Jusqu'à présent il avait évité de penser à cette histoire parce qu'il ne pensait pas à son héroïne, mais brusquement il se trouvait en face de ce cas de conscience qui pourtant ne chargeait point sa conscience à lui, et le malheur voulait qu'entre lui et sa conscience il voyait se dresser sa mère... sa mère devenue l'ennemie de Reine Fériat.

— Hein ? Quoi ? reprit-elle. Le pacifisme ? Ce sont des gens qui refusent de faire la guerre par lâcheté ? C'est très à la mode, comme le socialisme, le communisme mais, Pol, ça n'existe pas, tu ne vas pas dicuter ce qui ne souffre pas la discussion : le patriotisme, c'est-à-dire le devoir...

— Le devoir, murmura le jeune homme qui s'arrêta devant sa mère (il se passa ses gants roulés en boule sur le front. Ce n'était pourtant pas la chaleur de ce feu couvant sous les cendres qui

lui mettait de la sueur aux tempes). Oui, certainement, le devoir... mais *l'autre* pour accepter d'en mourir, il fallait bien qu'il eût également l'idée fixe du devoir.. est-ce que par hasard, malgré la différence entre les idées fixes, le résultat serait le même...

Il regardait cette femme à la fois frêle et forte, drapée dans son châle mauve comme dans un deuil de pure convention et qui l'examinait maintenant à la dérobée semblant éprouver une gêne à le questionner. Au fond, rien ne divise les gens les plus unis comme les mots. Les faits sont souvent moins dangereux parce qu'on ne peut plus les discuter. Ils vous tombent dessus, vous assomment, et quand on se relève on est encore trop heureux de se retrouver vivant pour avoir l'envie de reprendre le combat des idées.

— Alors, le père de Reine Fériat a été passé par les armes pour.. désertion ? dit encore Mme de Plennarch.

— Si vous voulez, maman. Mais il n'a pas fui, il ne pouvait désertir puisqu'il était sur le navire que commandait mon oncle. Il est même mort, paraît-il, courageusement, acceptant le sort qu'il avait choisi...

— On dirait que tu lui cherches des excuses ?

— Non, maman. Je ne cherche aucune excuse à un homme que je n'ai pas connu. Je crois qu'il ne faut jamais juger... un fou.

— Comment un fou ?

— Enfin... il est mort, on l'a jugé, mais il reste sa fille qui n'est pas responsable de son crime... *si crime il y a*, et ce n'est peut-être pas une raison pour que mon oncle lui fasse la cour, il est même monstrueux de s'imaginer que le bourreau du père peut avoir eu l'envie de séduire la petite fille qu'on lui avait confiée au dernier moment... ne pouvant pas risquer mieux...

Mme de Plennarch, terrorisée, regardait maintenant son fils. Elle le sentait à cent lieues d'elle et ne réalisait qu'à peine ce qu'il essayait de lui faire comprendre. Son frère lui semblait presque excusable de ne pas avoir osé lui parler de cette aventure ténébreuse. Elle en avait le dégoût comme de tout un bas monde ignoré et l'ombre de cette mort passant entre elle et son fils lui paraissait les salir tous les deux malgré la pureté de leurs intentions. Fallait-il plaindre le criminel ou la créature qu'on avait essayé de corrompre ?

Et puis tout d'un coup elle vit entre elle et le soldat impeccable que lui représentait son fils, une étrange silhouette, comme un grand oiseau noir, les ailes étendues l'atteignant, l'enveloppant, faisant disparaître peu à peu le bel officier correct, ce personnage toujours à la parade, tenant toujours ses gants comme si jamais il ne saurait mettre les mains à une œuvre louche, une mauvaise action, et n'était-ce pas une mauvaise action que d'excuser un crime contre la patrie, de tendre un secours, ne fût-ce qu'en pen-

sée, à ce fantôme de fou, un fou qui avait préféré se faire fusiller... à fusiller lui-même l'ennemi d'en face ?

Mme de Plennarch, de nouveau, se révolta contre la seule personne qu'elle pouvait haïr, parce que c'était le grief vivant, cette *vamp* bizarrement attirante qui envoûtait deux hommes, le vieux et le jeune. Il ne fallait pas se faire illusion : son fils s'intéressait à elle, et pour lui avoir donné sa propre chance malgré la puérilité du jeu, il fallait bien, tout de même, qu'il fût hanté par cette ombre de femme, une maudite dès sa naissance.

— Pol, s'écria-t-elle de sa petite voix douce qui se faussait dès qu'elle s'animait, tu me racontes une histoire des temps passés pour me leurrer sur un sujet plus grave. Ton oncle n'épousera certainement pas cette créature, je le comprends et pour toutes sortes de raisons qui n'ont rien à voir avec l'infamie de son père mais toi tu t'intéresses beaucoup trop à cette fille et tu tombes dans le travers des modernes, ergotant perpétuellement sur l'évidence. Il y a le service et il y a la fantaisie. Je pense que tu n'es pas monté à bord d'un navire de l'Etat pour y enclouer les canons ? Tu n'as rien à démêler avec les politiques de désordres. Il y a eu des guerres depuis le commencement du monde. On peut même supposer que la guerre est le résultat du monde, le résultat de certains actes de la vie absolument comme

la mort en est le couronnement. Savoir bien mourir pour les jeunes comme pour les vieux c'est encore le premier de tous les commandements. Ça ne se discute pas. De quel droit, toi, le portefanion du vice-amiral Jeanrouy, te mêles-tu de sa vie privée ? S'il a eu un sentiment plus ou moins coupable pour une actrice ça ne te regarde pas, or, une actrice, qu'elle ait du talent ou non, c'est une sorte de ... de trompe l'œil, de masque plus ou moins aimable qu'on ne peut jamais prendre au sérieux. Non, mon frère n'épousera pas cette fille parce que l'amour, le grand amour n'est pas pour elle, on ne sacrifie pas toute sa vie passée, même quand on n'a plus d'avenir, à un jouet de cette sorte. Ah ! son père était un pacifiste, c'est-à-dire un déserteur. Eh bien, voilà qui me rassure, tu ne la reverras pas, Pol. Au besoin, moi qui ne me mêle jamais de ta vie privée, je te défends de la revoir.

Le jeune homme s'arrêta brusquement dans son tour de cage. C'était peut-être bien la première fois que sa mère lui défendait quelque chose. Malheureusement elle tombait mal parce qu'elle n'avait pas eu le temps de l'écouter. Il lui aurait dit, et avec effusion, tout ce qu'il savait d'elle, de sa vie intime là-bas, au sixième étage d'une humble maison du quartier latin. L'évidence là non plus, ne pouvait pas se discuter, elle était pauvre alors que son talent et ses relations pouvaient lui permettre tout ce que les femmes

de son milieu pouvaient rêver... or, il l'avait surprise en plein travail, dans l'intimité d'un métier d'ouvrière qui n'avait rien d'un rôle appris. Elle demeurait la farouche indépendante qui, n'ayant qu'un mot à dire pour changer d'existence ne le disait pas. Ne l'avait jamais dit... ne le dirait jamais.

— Maman, gémit l'enfant soumis existant encore dans le grand soldat, debout au port d'armes devant cette mère affolée par un danger qu'elle ne connaissait pas et qui n'était peut-être pas un danger d'amour, vous me défendez de revoir Reine Fériat, or, c'est vous-même qui m'avez envoyé vers elle parce que vous aviez peur de la voir compromettre mon oncle ! Je crois que vous, si raisonnable et si bonne, vous êtes en train de perdre la tête. Je ne suis pas amoureux de Reine Fériat, moi, mais je l'admire d'avoir pu, étant orpheline, pauvre et douée d'un véritable génie, résister aux tentations multiples assaillant les femmes seules, celles qu'on semble toujours accuser avant même de les avoir entendues. Oui, j'ai donné mon billet de loterie à cette créature de très mauvaise réputation et que j'ai moi-même mal jugée. Je suis heureux de lui avoir offert, bien malgré moi, une jolie revanche. J'ai pour elle une réelle estime parce que j'ai vu, j'ai compris. Je lui pardonne son orgueil de fille de réprouvé. Si son père était convaincu de son droit à la révolte contre un état de choses

peut-être absurde, comment peut-elle désavouer son père ! Il a payé, lui !

— Son père, s'exclama Berthe de Plennarch, maintenant debout en face de son fils et stupéfaite de son calme alors qu'elle ne raisonnait plus emportée par sa rage égoïste de le voir conserver toute sa lucidité, est-ce que tu vas, en l'honneur de la fille, soutenir un... *pacifiste* un ennemi de l'armée, de la France ! Mais j'aimerais mille fois mieux que tu couches avec cette femme que de te savoir son complice en esprit. Tu ne peux pas, toi, un marin de la Marine de Guerre, pour le seul plaisir d'ergoter ou de faire preuve d'indépendance intellectuelle admettre qu'on refuse d'obéir sous les armes ?

— Mais, fit le jeune homme dont les yeux limpides se foncèrent, c'est à ce moment-là que le refus d'obéir devient du courage, c'est-à-dire, oui, touche à la folie héroïque.

— Pol, cria Berthe de Plennarch qui leva très haut ses mains pâles ayant l'air de menacer à la fois le beau garçon qu'elle avait mis au monde et le bel officier dont elle était si fière, tu blasphèmes!... Je ne te le permettrai pas plus longtemps. La guerre est une chose sacrée. On ne peut pas se dérober à sa loi ni en doutant de sa nécessité ni en désespérant de la victoire. Ce qui prouve sa légitimité et la sanctifie *c'est que Dieu a envoyé son fils unique se faire tuer pour sauver le monde.*

L'ANNEAU DE SATURNE

Très doucement Pol de Plennarch abaissa les mains levées de sa mère, les plaça sous ses lèvres en murmurant :

— Vous avez raison, maman, vous avez toujours raison, mais songez pourtant à ceci : c'est qu'étant Dieu il aurait pu faire autrement.

Et comme il devinait enfin que tous les fous n'étaient pas du même côté, il se dirigea vers la porte.





IX

Nous sommes très loin d'un de l'autre, Pol de Plennarch, et je suis pourtant tellement touchée par votre lettre que je veux y répondre comme si vous étiez encore à côté de moi, en cette nuit de Noël, chez votre mère. Notre roman fut court, dites-vous ? Ah ! ce fut plutôt un rêve, une belle histoire pour enfants sages, un conte de fée en deux visions : le gala de la Marine et la messe au monastère de Sainte Chantal.

« Non, je ne l'ai pas oubliée ! Je vous remercie d'y penser encore ! Moi aussi j'ai cru que l'amour peut commencer par un miracle mais je

ne suis plus assez croyante pour... mériter le miracle.

« Vous me faites un grand honneur en m'offrant mieux que l'amour, c'est-à-dire tout sauf le geste qui pourrait m'offenser ! Alors, qu'est-ce que vous vous réservez ? Un homme serait-il assez généreux pour s'oublier lui-même à ce point ?

« *L'anneau de Saturne* est là devant moi, sur ma table encombrée des humbles travaux que vous savez. Il me regarde et me juge de sa sombre prunelle rayée d'un éclair blanc. Doit-on essayer de mentir en face de lui ? Vous me demandez qui je suis et sans attendre ma réponse vous voulez me prouver votre estime en m'enlevant à la dure existence qui est la mienne, que j'ai choisie à cause de son entière indépendance ?

« Il faut m'écouter d'abord, monsieur de Plenarch, parce que je ne veux pas vous trahir et ce serait vous trahir que me taire ou simplement vous prendre au mot.

« Je ne veux pas me marier.

« Je ne crois pas au bonheur par le mariage et je ne le chercherai pas par les moyens qu'on offre aux femmes sans même leur prouver que ces moyens sont bons.

« Si l'amour n'est que cette fièvre de la chair qui rend aveugle au point de ne pas reconnaître celui que l'on cherche et de se contenter de celui qu'on trouve, alors, non, je ne suis pas la femme qu'il vous faut et vous auriez trop à perdre... en

me gagnant à votre fièvre. Vous croyez m'aimer parce que le malheur est une ombre attirante qui enivre les taciturnes. Vous avez trop regardé la mer, mon lieutenant ! Il est des abîmes qu'il vaut mieux ne pas essayer de sonder. Vous êtes plus jeune que moi... et de beaucoup ! Vous m'aimeriez ainsi en aveugle jusqu'au jour où subissant à votre tour une loi naturelle et les lois de la nature ne ressemblant en rien à celles que forgent les hommes... vous en souffririez ; le malheur de l'un ne suffit pas pour créer le bonheur de l'autre, surtout créer un lien déclaré éternel. Non, je ne veux pas vous épouser parce que je veux que vous restiez libre de me fuir le jour où je vous aurais déplu. Et je ne veux même pas que vous puissiez supposer que je vous aimerai assez pour vous donner ma vie. (Il serait tellement plus facile de se tuer tout de suite !)

« Vous ne voulez pas savoir ce qui s'est passé avant vous ? Mais je vais vous le dire.

« Votre oncle n'est pas tellement coupable parce que ce n'est qu'un sot. Je vous l'ai déjà dit autrement : *« il faut leur pardonner parce qu'ils ne savent ce qu'ils font ! »* Il m'a fait élever d'abord par des religieuses qui m'ont pliée à la discipline de fer, non pas de la pensée mais du travail et je l'en remercie et je les en remercie... C'est la seule bonne chose que peut vous fournir une religion, n'importe quelle religion et c'est sans doute pour cela que les religions furent ins-

tituées. Ne souriez pas ! Toute petite fille de sept ans, n'espérant ni jouets ni caresse, pas même de vision maternelle dans les voiles de la Vierge que je savais en marbre ou en plâtre parce que je les avais touchés, je n'espérais déjà aucune récompense mais j'étais fière de vaincre une difficulté, dissimuler une souffrance ou plus simplement ma propre faiblesse. Le travail, n'importe quel ouvrage mené à bien porte avec lui une joie. Vous le savez aussi car je pense que vos débuts sur les navires de l'Etat ne furent pas seulement des distractions ou des tours de force pour obtenir un galon d'or ! Et puis un jour je me suis sauvée parce qu'on m'avait battue. Je ne dis pas qu'on le fit sans motif, mais j'ai su, ce jour-là, qu'on avait tué mon père parce qu'il n'avait pas voulu se battre, en battre d'autres... est-ce que vous comprenez ? Cela, voyez-vous, a éclairé d'une singulière lueur le cachot dans lequel on essayait de me plonger. Il me fallait non seulement expier la faute que je pouvais commettre, mais aussi la faute paternelle. Et j'ai réfléchi, car j'avais le temps.

« Je ne blâme ni votre oncle ni les religieuses.

« Les humains sont ce qu'ils sont.

« Jusqu'au jour où l'on frissonne en face de l'inconnu.

« Ah ! Si j'avais su que quelque chose pouvait dominer la nature au point de douter de son propre orgueil...

« Mais qui donc m'aurait appris la bonté ou simplement la justice ? Il fallait un miracle.

« Votre oncle me fit entrer, à Paris, dans un pensionnat laïque. Et là, devenue jeune fille, j'y ai connu un professeur, un poète. (Celui-là ne faisait pas de vers faux !) J'ai cru l'aimer parce que lorsqu'on a dix-huit ans, l'amour apparaît comme la suprême délivrance. Ce ne fut pour moi que la plus abominable des captivités. J'avais surtout péché par ignorance mais je ne me suis jamais pardonné cette ignorance, car les malheureux, les pauvres, aussi les révoltés, ne doivent jamais accepter aucun joug les yeux fermés.

« Votre oncle ne s'est jamais douté de cette aventure où sans amour j'ai dû apprendre l'amour ce qui m'en a probablement pour toujours dégoûtée. J'ai ensuite connu la plus grande ivresse qui est celle de l'artiste qui croit en son art et y trouve la volupté de dominer les foules ou de s'en faire applaudir.

« Cela non plus n'est pas suffisant parce qu'il y a le doute. Je sais bien que le vice-amiral Jeanrouy, ne doute pas de lui quand il fait de mauvais alexandrins, mais celle qui les fait écouter peut, à bon droit, douter d'elle car elle usurpe une gloire qu'elle sait ne pas mériter !

« Me plaindre de votre oncle ?

« Non. Je n'ai pas le droit de le juger puisque sachant la vérité, j'ai tout de même accepté ce que l'on peut encore appeler ses bienfaits.

« Mais jamais, vous m'entendez, jamais je n'ai rien pris de lui que je n'ai pu lui rembourser au centuple, car je n'ignore pas que sa vanité d'auteur ne peut guère aller... plus loin que mon humble personnalité.

« A présent, j'en ai peur pour vous. Je vous ai mis en garde contre sa très naïve jalousie de vieil homme mais j'ignore jusqu'où cela le poussera.

« Lui n'a pas eu l'idée de m'épouser; seulement il ne faut pas qu'il sache que..., vous en avez eu l'envie. Pol de Plennarch, je n'épouserai jamais personne, pas plus lui que vous et pas plus ceux qui viendront après vous, mais il faut cependant que vous compreniez bien que Reine Fériat, la fille du capitaine Fériat, fusillé pour... un refus d'obéissance, n'épousera jamais un officier.

« Maintenant, si notre destinée est écrite dans les astres, si l'*anneau de Saturne* est l'alliance magique de notre union, je vous promets, dès aujourd'hui ma fidélité *librement consentie*.

« Moi, très pauvre fille qui ne peut donner que ce qu'elle a, je m'engage à vous attendre selon le bon plaisir de votre cœur et je sais d'avance que votre cœur est le plus noble qui puisse être, mais *il faut attendre...* encore, ne pas chercher à me revoir.

« ... Et puis, vous ne pensez pas à votre mère en m'écrivant si... courageusement ! Je n'ai pas

eu le temps, hélas ! de la convaincre de ma... simplicité. Elle a peut-être cru que je cherchais à plaire au neveu après avoir eu l'audace de plaire à l'oncle...

« Le mariage a ceci d'effroyable, monsieur de Plennarch, c'est qu'il engage une étrangère vis-à-vis d'une famille qui ne la connaît pas et se refusera peut-être toujours à la... reconnaître.

« Je vous supplie de me pardonner mais votre mère m'a fait peur alors... que je lui faisais peur moi-même.

« Savez-vous ce qu'il faudrait dans le monde entier pour sauver toutes les situations ? Un peu de générosité. Donner de la confiance, sans la faire payer !

« Oui, je sais bien. On peut se tromper, mais il vaut mieux se tromper et en pâtir cruellement que consentir à trahir l'autre. Je pouvais me taire et c'était, comme le disent les prêtres catholiques : le mensonge par omission.

« Je sens, au frisson que j'éprouve à signer ma lettre, que je signe ma propre condamnation absolument comme, jadis, mon pauvre père a signé volontairement son arrêt de mort en faisant cette chose si simple : *ne pas vouloir tuer*.

« Adieu, mon lieutenant, ne gardez pas du pauvre mousse abandonné dans son île déserte, un trop mauvais souvenir, mais peut-être vaut-il mieux pour vous, l'oublier tout à fait et dites-vous qu'il ne valait pas la peine du très beau

sacrifice que vous lui faisiez. Mlle Marthe de Soyelles est bien jolie et de plus elle vous aime. Moi, je ne saurais pas vous aimer de cette façon-là, car on ne m'a pas appris l'innocence. »

« REINE FÉRIAT. »

*
**

Le matin où Reine Fériat est allée jeter cette lettre à la poste elle a eu la sensation de jeter son cœur à l'eau. Il faut toujours être plus fort que son cœur et elle ne voulait plus être encombrée par aucun sentiment. Le poids qu'elle portait depuis sa naissance elle ne devait pas le partager. En revenant chez elle, en refermant sa porte à double tour comme elle le faisait en songeant que rien ne la garantissait mieux que cette solide porte de chêne contre les intrus et aussi contre la belle aventure :

— J'en suis au point mort ! se dit-elle, mais elle ne regrettait rien. Son orgueil la murait dans un mystère, une idée fixe qu'elle possède, qui la possède, depuis un certain voyage en auto où elle vit tomber devant elle un monstre végétal qui aurait dû l'anéantir elle et son compagnon de route. Depuis ce matin d'hiver, elle a perdu la notion du réel. Elle sait qu'elle n'est plus sûre de rien. Le malheur, le bonheur, des... mots ! Tout est vide de sens. Il y a encore les faits et ils semblent établis en dehors de nous.

— Il est vraiment si dur de demeurer seul dans

la vie ! Cependant, c'est encore moins dur de ne pas se partager avec des médiocres. Elle a ses livres, ses études, qui, en dehors du travail quotidien de l'ouvrière, l'auréolent d'une très pure lueur artistique. Quand elle a fait fleurir sous ses doigts habiles à tous les entrelacs de jolies guirlandes, elle oublie la boue de la rue et toutes les lâchetés humaines. Il vaut mieux demeurer seule avec ses pensées, même très tristes, que supporter la grossièreté d'un propos ou d'un geste. Son âme ne la trahira plus en aidant à la lâcheté de son corps. On peut céder par ignorance. Elle n'a jamais pu céder par plaisir, c'est-à-dire par lâcheté.

Si noblesse oblige, le malheur courageusement supporté est aussi un garant de noblesse cérébrale, la meilleure de toute puisqu'on la doit à sa seule force consciente.

Ne viendra-t-il pas un temps où les hommes, les pauvres humanités qui ont encore un bandeau sur les yeux, chercheront non pas le ciel vide mais les astres qui le peuplent et apportent à leurs frères, les autres mondes, des messages inconnus qu'on apprendra enfin à comprendre !

Reine Fériat n'attend plus rien.

Aucun autre message de la part de celui qui lui a pourtant donné l'*anneau de Saturne*, le mystérieux anneau magique.

Voici un mois bientôt qu'elle a envoyé sa réponse à Bizerte, le port d'attache du jeune offi-

cier de marine, ce grand fou, ce pauvre amoureux victime d'un mauvais sort qui l'a envoûté.

Non, il ne répondra pas.

D'ailleurs, par décence, sinon par orgueil, il ne peut pas, il ne doit pas répondre et c'est encore la meilleure manière de la respecter dans son isolement de pécheresse maudite, ayant non seulement ses propres fautes à expier mais encore celles de ses parents...

Voici la nuit. Elle abandonne son ouvrage car les vitres s'embuent peu à peu du crépuscule.

Il ne fait plus assez jour pour distinguer les nuances des soies. Elle peut encore lire. Et la lecture c'est le merveilleux oublié.

Elle va tirer le lourd tiroir du bas de sa vieille commode. C'est là sa bibliothèque, bien cachée, par une sorte de pudeur d'artiste dans cette mansarde d'ouvrière. Il y a là, au milieu d'un désordre qui indique certaines préoccupations d'étudiante qui ne renonce jamais à s'instruire, des livres souvent ouverts, feuilletés d'une main toujours fervente et elle se récite à elle-même caresse, en y mettant toute la perfection dont elle est capable, cet autre morceau de soie découpée, ces autres fleurs artificielles qui ont été créées par le poète qui était cependant le père de toute amertume :

*« Mon enfant, ma sœur
Songe à la douceur... »*

L'ANNEAU DE SATURNE

... Et brusquement, elle referme le livre, se tait. On a frappé. C'est l'heure où quelquefois on lui apporte, son courrier... Elle n'attend aucune lettre, aucun télégramme. Il y a bien longtemps que le théâtre d'art qui l'a employée une saison a fermé ses portes.

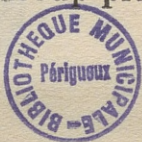
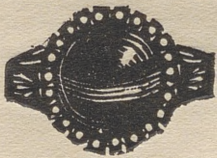
Elle va ouvrir.

Sur le palier, une ombre, celle d'un grand jeune homme qu'elle ne reconnaît pas car, tout en noir, sans aucun galon d'or aux manches, il paraît encore plus grand.

— C'est moi, dit-il d'un ton très bas, comme effrayé lui-même de ce qu'il dit. Je suis venu sans oser vous prévenir... parce que j'ai... j'ai donné ma démission.

Et alors, dans un geste éperdu, elle lève ses deux bras au ciel.

Elle ne peut guère faire autrement pour les lui passer autour du cou, car elle est beaucoup plus petite que lui...



27 septembre 1938.



Ouvrages parus dans la même Collection : (suite)

A. DEMAISON

92. Diato.
133. Le Livre des Bêtes qu'on appelle sauvages.
164. Les Oiseaux d'ébène.
193. La Comédie animale.
220. Le Pacha de Tombouctou.
301. D'autres bêtes qu'on appelle sauvages.
PIERRE DOMINIQUE
144. Notre-Dame de la Sagesse.
184. La Prole de Vénus.
GEORGES DUHAMEL
153. Le Prince Jafar.
178. La Pierre d'Horeb.
215. Les Plaisirs et les Jeux.
229. Le club des Lyonnais.
244. Tel qu'en lui-même...
254. Querelles de famille.
280. Les hommes abandonnés.

MARC ELDER

15. La Maison du Pas Périlleux.
30. La Passion de Vincent Vingame.
118. Jacques et Jean.
138. La Belle Eugénie.
161. Les Dames Prouette.
186. Jacques Cassard.
262. La Bourrine.

RAYMOND ESCHOLIER

3. Dansons la Trompeuse.
44. Cantegril (Prix Fémina).
95. Quand on conspire.
151. La Nuit.
203. Mahmadou Fofana.
302. Le sel de la terre.

JEAN D'ESME

24. L'âme de la Brousse.
EDOUARD ESTAUNIE
10. Solitudes.
22. L'Empreinte.
29. L'Infinie aux mains de lumière.
37. L'Ascension de M. Basièvre.
47. Un simple.
54. Bonne-Dame.
63. La Vie secrète (Prix Fémina).
72. L'Appel de la Route.
100. Le Ferment.
129. Les Choses violent.

GENEVIÈVE FAUCONNIER

255. Claude (Prix Fémina).
HENRI FAUCONNIER
167. Malaisie (Prix Goncourt).
ROBERT FRANCIS
246. La Grange aux trois belles (tome I).
247. La Grange aux trois belles (tome II).
305. La maison de verre.

J.-J. FRAPPA

146. Le Fils de M. Poirier.
172. Les Vieux bergers.

JEANNE GALZY

70. Les Allongés (Prix Fémina).
83. Le Retour dans la Vie.
111. La Grand'Rue.
147. La Femme chez les Garçons.
191. L'Initiatrice aux mains vides.
261. Les démons de la solitude.

M. GENEVOIX

36. La Joie.
45. Raboliot (Prix Goncourt).
128. Les mains vides.
187. La boîte à pêche.

CHARLES GENIAUX

197. Le Choc des Races.
JOSE GERMAIN
5. Pour Genièvre.
168. Ma Poupette Chérie.
281. Le chemin de New-York.

MARION GILBERT

53. Le Joug (Prix Northcliffe).
JEAN GIONO

208. Jean le Bleu.
213. Un de Baumugnes.
278. Le serpent d'étoiles.

JEAN GIRAUDOUX

76. Provinciales.
243. Simon le pathétique.
265. Aventures de Jérôme Bardini.
303. Eglantine.

CHARLES LE GOFFIC

112. La Payse.
GUILLOUX
276. La Maison du Peuple.

GYP

122. Le Chambard.
137. Le Coup du Lapin.
175. Le Monde à côté.

LOUIS HEMON

40. Battling Malone.
LEON HENNIQUE

180. Minnie Brandon.
PHILIPPE HERIAT

222. L'Araignée du matin.
236. L'Innocent.

ABEL HERMANT

8. Les noces vénitiennes.
51. L'Aube ardente.
58. La Journée brève.
77. Le Crépuscule tragique.
102. Camille aux Cheveux courts.
134. Les Epaves.

CHARLES-HENRY HIRSCH

46. La Grande Capricieuse.
101. Mimi Bigoudis.
245. L'Homme aux Sangliers.
282. Les Rouchard.

EDMOND JALOUX

4. L'amour de Cécile Fougères.
17. La fête nocturne.
121. L'Agonie de l'Amour.
169. Le Démon de la vie.
251. Sous les oliviers de Bohême.
268. Le jeune homme au masque.
307. Le roman inachevé.

RENE JOUGLET

283. Le jardinier d'Argenteuil.
JOSEPH JOLINON

149. Le Joueur de balle.

JACQUES DE LACRETELLE

258. Le Demi-Dieu.
MARIUS-ARY LEBLOND

87. L'Ophélia.

GEORGES LECOMTE

31. La lumière retrouvée.
123. Le Mort saisit le Vif.
177. Les Forces d'amour.

MARIE LE FRANC

85. Grand-Louis l'Innocent (Prix Fémina).
96. Le Poste sur la Dune.
221. Hélier fils des bois.
297. La Rivière Solitaire.
306. Pécheurs de Gaspésie.

LEON LEMONNIER

201. L'Amour interdit.
ANDRÉ LICHTENBERGER

9. Rédemption.

35. Père.

125. Le Cœur de Lolotte.
252. Des voix dans la nuit.
315. La main de sang.

ALFRED MACHARD

142. Coquecigrôle.
211. Le Royaume dans la Mansarde.

Ouvrages parus dans la même Collection : (suite)

- ANDRE MALRAUX**
 166. Les Conquérants.
 196. La Voie Royale.
- A. MARCHON**
 311. Le bachelier sans vergogne.
- FRANÇOIS MAURIAU**
 38. Le Fleuve de Feu.
 49. Le Désert de l'Amour.
 65. Thérèse Desqueyroux.
 75. L'Enfant chargé de chaînes.
 108. La Robe Prétexte.
 117. Trois Récits.
 194. Ce qui était perdu.
 231. Le nœud de vipères.
 273. Le mystère Frontenac.
 296. La fin de la nuit.
- ANDRE MAUROIS**
 42. Les Silences du Colonel Bramble.
 52. Meïpe ou la Délivrance.
 60. Les Discours du Dr O'Grady.
 74. Ni Ange, ni Bête.
 89. Ariel ou la vie de Shelley.
 145. Climats.
 173. Byron (tome I). Byron (tome II).
 190. Tourguéniev.
 219. Le Cercle de Famille.
 232. Dickens.
 241. Dialogues sur le commandement.
 263. L'instinct du bonheeur.
 298. Mes songes que voici.
- PIERRE MILLE**
 43. Myrrhine, courtisane et martyre.
- F. DE MIOMANDRE**
 1. Ecrit sur l'eau (Prix Goncourt)
 13. La jeune fille au jardin.
 56. La Naufragée.
 140. L'Amour de Mlle Duverrier.
 162. Jeux de Glaces.
 210. Les baladins d'amour.
 233. Baroque.
 257. Les égarements de Blandine.
 279. Olympe et ses amis.
 304. Le greuluchon sentimental.
- H. DE MONFREID**
 267. Croisière du Hachich.
 299. La poursuite du Kaïpan.
 312. Vers les terres hostiles de l'Ethiopie.
- PAUL MORAND**
 55. L'Europe Galante.
 68. Bouddha vivant.
 94. Magie Noire.
 154. Champions du Monde.
- IRENE NEMIROVSKY**
 126. David Golder.
 242. L'affaire Courilof.
- PANAIT ISTRATI**
 81. Les Chardons du Baragan.
 148. Kyra Kyralina.
 165. Oncle Anghel.
 195. Présentation des Haidoucs.
 230. Domnita de Snagov.
- EDOUARD PEISSON**
 206. Hans le marin.
 272. Partil de Liverpool.
 300. Une femme.
- JOSEPH PEYRE**
 270. Le chef à l'Etoile d'argent.
 293. Sang et lumières.
- POULAILE**
 316. Le pain quotidien.
- MARCEL PREVOST**
 61. La Nuit finira (1).
 62. La Nuit finira (2).
 82. Mon Cher Tommy.
 106. L'Homme Vierge.
 155. Nouvelles Lettres à Françoise.
- RACHILDE**
 27. La Jongleuse.
 239. La femme aux mains d'ivoire.
 295. Refaire l'amour.
- LOUIS DE ROBERT**
 156. Ni avec toi, ni sans toi.
 202. Le partage du cœur.
- RAYMOND RADIGUET**
 28. Le Bal du Comte d'Orgel.
- HENRI DE REGNIER**
 21. Les Bonheurs perdus.
 26. L'entrevue.
- J.-H. ROSNY AINE**
 25. L'Amour d'abord.
 34. Les femmes des autres.
 48. Le Cœur tendre et cruel.
 71. L'étonnant Voyage de Hareton Iron-castle.
- J.-H. ROSNY JEUNE**
 113. La Pille d'Affaires.
 208. L'Initiation de Diane.
 246. La force mystérieuse.
 314. Le bel amour de Jeanne de Navres.
- CLAIRE TCEL, « Avocat à la Cour »**
 79. La Courtisane passionnée.
 118. La Pigeonne.
 152. La Désirée.
 176. Les Beaux Yeux de Paris.
- M. ROSTAND**
 73. L'Ange du Suicide.
 97. L'Homme que j'ai tué.
 141. Le Second Werther.
 204. L'Homme que j'ai fait naître.
- L.-F. ROUGUETTE**
 212. Le Grand Silence Blanc.
- THIERRY SANDRE**
 41. Mousseline (Prix Goncourt).
 170. Mienne.
- ANDRE SAVIGNON**
 18. Filles de la pluie (Prix Goncourt).
 39. Une Femme dans chaque port
- A. THERIVE**
 115. La Revanche.
 179. Sans Ame.
 253. Anna.
- PIERRE VALDAGNE**
 207. Faut-il mentir?
- PIERRE VEBER**
 240. La chair est faible.
 292. Une nuit dans la montagne.
- P. VILLETARD**
 33. Marise, jeune fille.
 183. Un homme les regarde.
 225. La Couronne d'Epines.
 294. L'enfant terrible.
- GILBERT DE VOISINS**
 83. L'Absence et le Retour.
 205. Les Grands Voiliers.
- M. CONSTANTIN-WEYER**
 80. La Bourrasque.
 86. Chevalier de la Salle.
 109. Manikoba.
 163. Cinq éclats de silex.
 188. Clairière.
 217. Source de Joie.
 260. Mon gai royaume de Provence.
- STEFAN ZWEIF**
 271. La peur.
 308. Amok.

« LE LIVRE MODERNE ILLUSTRÉ »

EST TIRÉ SUR PAPIER DE LUXE

ET IMPRIMÉ

SUR LES PRESSES DE L'IMPRIMERIE MODERNE

177, route de Châtillon, à Montrouge.

LE DIX MAI MIL NEUF CENT TRENTE-NEUF



L'IMPRIMERIE MODERNE
177, Route de Châtillon
Montrouge (Seine)